

LE MIRACLE
Une histoire vraie

de Léonidas Koumakis

Traduit du grec par Nikos Lygeros

Couverture :

Avec mon livre *Le miracle - une histoire vraie* je tente une esquisse, à travers mon vécu et mes expériences personnelles, de la politique turque envers l'hellénisme, et pas seulement, à partir de l'histoire des 100 dernières années.

Cette tentative a pour but la prise de conscience de tous du "danger d'Anatolie" qui demeure toujours, diachroniquement menaçant avec des intentions éternellement obscures.

Quelques mots sur l'auteur

Léonidas Koumakis est né à Constantinople. Il suivit l'école primaire des Saints Constantin et Hélène de Péra et par la suite étudia deux ans au collège Zographio, avant d'être obligé d'abandonner Constantinople, en raison de l'expulsion de son père en 1964.

En Grèce il alla au lycée de Pankrati à Athènes et fit l'École de Droit de l'Université d'Athènes.

Parallèlement, à partir de 1967, il commença à travailler dans une grande entreprise grecque d'alcools, dont il est aujourd'hui le président directeur général adjoint, responsable des exportations.

À la mémoire de mon père Gérassimos L. Koumakis, décédé à Athènes, le 5 mars 1991.

1

Constantinople, septembre 1964

Ses yeux inquiets, remuèrent dans leurs orbites. Elle se retourna et regarda derrière, apeurée, une fois qu'elle fut certaine que personne ne nous entendait, elle me dit d'une voix qui montrait une très grande angoisse :

- À présent tu es un vrai homme. Combien de fois ne t'ai-je dit que tu ne dois pas parler grec dans la rue ? N'est-ce pas suffisant tout ce qui nous est arrivé ? Ne suffit-elle pas la catastrophe qui s'est abattue sur nous ? Veux-tu que quelqu'un t'entende et que l'on ait d'autres ennuis, à présent que ton père est loin de nous ? As-tu si vite oublié ce qu'a subi l'oncle Sidéris ?

Elle avait raison. Du jour où mon père était parti brutalement, sa langue s'était usé à répéter continuellement à ma soeur et à moi que lorsque nous marchions dans la rue ou dans un lieu public, nous devions rester muets. Muets par nécessité. Car nous courrions des risques. Parler grec dans la rue ou dans les lieux publics en Turquie constituait presque un crime avec préméditation. C'était comme traverser à pied une route nationale sans regarder ni à droite ni à gauche. Car en Turquie, il existe une loi de 1932 " sur l'insulte à l'entité turque ".

Cette loi a été votée pour terroriser et réprimer les populations non turques. Il suffisait d'un faux témoignage de deux individus qui diraient que, soi-disant, l'on avait insulté la Turquie ou les Turcs. La condamnation qui s'ensuivait, signifiait un emprisonnement sans retour. Ainsi nous avions peur de formuler dans la rue même un seul mot grec, car nous risquions d'être accusés d'avoir insulté la Turquie.

L'épreuve de l'oncle Sidéris, il y a environ 4 ans, qui sauva de justesse sa vie, en payant les personnes "convenables" avec tout ce qu'il avait amassé sa vie durant, était vraiment très caractéristique.

Sidéris Vaphias, cousin éloigné de ma mère, avait un établissement de produits alimentaires dans le centre commercial de Constantinople dans la partie supérieure de Kapali Tsarsi. Des produits laitiers, des olives, du beurre et des aliments engorgeaient son magasin qui resplendissait de propreté, raison pour laquelle il avait du succès non seulement auprès des grecs mais aussi auprès des turcs. L'oncle Sidéris était très avare. Il s'était constitué une fortune par son travail, mais aussi par son avarice, et dans le cercle de ses connaissances et amis il avait le surnom de "poule grasse". Il avait sa propre philosophie de la vie et servait fidèlement son but - amasser de l'argent - aussi il n'était absolument pas gêné que ses proches et ses amis le taquinaient en le nommant "poule grasse".

Ce jour-là - c'était le 30 août 1960 - il se trouvait dans son magasin en train de nettoyer et d'arranger des marchandises, bien que ce soit férié, car les turcs fêtaient le début de leur campagne qui avait abouti à la catastrophe micrasiatique de l'hellénisme en septembre 1922.

Tout à coup, un turc apparut à la porte de son magasin, et sur un ton provocant, en levant de façon démonstrative sa main, lui dit :

- Espèce de giaour, comment oses-tu travailler aujourd'hui ? Ne respectes-tu pas les jours fériés des turcs ?

L'oncle Sidéris sans tenir compte du danger qui se profilait, lui répondit en souriant :

- Les jours fériés c'est pour les fainéants ! Quand il y a du travail, il n'y a pas de jour férié !

Voilà, c'en était fait. Le turc le fixa d'un regard d'où jaillissaient des flammes, sourit curieusement et sans dire un mot disparut.

Moins d'une heure après apparurent dans son magasin trois hommes de la Sécurité turque. Ils entrèrent dans le magasin et l'un d'eux aboya plus qu'il ne parla :

- Laisse tout, ferme ton magasin et viens avec nous à la Sécurité !

L'oncle Sidéris les regarda surpris :

- Pourquoi dois-je venir à la Sécurité ? demanda-t-il.

- Cela tu l'apprendras quand nous y parviendrons ! fut la réponse brève qui ne lui donnait pas beaucoup de marge pour une autre discussion.

La surprise laissa place à un engourdissement et un mauvais pressentiment. Il enleva son tablier, ferma à clef son magasin et les suivit.

Lorsqu'ils arrivèrent à la Sécurité, ils pénétrèrent dans une pièce au moment même où sortait le turc qui, peu de temps auparavant, avait fait son apparition au seuil de son magasin et l'avait réprimandé parce qu'il travaillait.

Dès que la porte se referma, l'un des trois turcs, par surprise, sans même ouvrir la bouche, commença à frapper l'oncle Sidéris, au visage, au ventre et à la tête - à l'endroit que rencontraient ses poings. Lorsqu'il sombra inconscient, ils le traînèrent sur une chaise et lui lancèrent un seau d'eau.

Au bout d'un bon moment, il commença à reprendre ses esprits. Petit à petit il prit conscience du lieu où il se trouvait et de ce qu'il avait subi, quand il entendit une voix envieuse l'insulter :

- Isidore Vaphias un sale giaour qui a osé insulter le drapeau turc sacré. Normalement nous aurions dû t'exécuter sur place pour ton crime, mais de toute manière ta vie est finie. Il faut enfin que ces vers de roumis apprennent qu'ici c'est la Turquie et qu'ils ne peuvent insulter les turcs et leur drapeau sans le payer de leur vie !

Vous vivez sur notre terre, qui est à présent notre propriété et vous n'arrivez pas à le digérer ! Et comme si cela ne vous suffisait pas, vous insultez aussi les turcs ! Comme toi, sale giaour, qui a osé insulter le drapeau turc sacré !

- Non, non ! Je n'ai pas insulté le drapeau turc ! balbutia l'oncle Sidéris. Je n'ai pas la moindre idée de ...

Ses mots s'interrompirent brusquement lorsque deux des trois turcs se jetèrent sur lui et commencèrent à le frapper aveuglément. Sans défense et sans la moindre résistance, il perdit connaissance.

Il retrouva ses esprits plusieurs heures après sur le sol humide d'une sombre cellule.

Les heures commencèrent à défiler lentement, torturantes. Son corps tout entier était couvert de blessures.

"Tout est fini !" pensa-t-il. "C'est fait, je suis fichu. Je vais mourir là-dedans !". 24 heures, 48 heures, 72 heures. La monotonie du lieu

moisi était parfois brisée lorsqu'une assiette sale, supposée contenir de la nourriture, était laissée bruyamment dans la cellule.

Entre-temps la famille de l'oncle Sidéris était aux cent coups. Ses parents, ses cinq frères et ses amis ne pouvaient expliquer sa soudaine disparition. Le troisième jour, après sa disparition, ils allèrent à la Sécurité Générale où ils apprirent qu'Isidore Vaphias était retenu sous l'inculpation d'insulte à l'entité turque en accord avec la loi de 1932.

Les choses allaient très mal. Les turcs ne laissent pas passer une seule occasion lorsqu'il s'agit d'éliminer un giaour. Excepté bien sûr s'il a beaucoup d'argent. Dans ce cas, la balance de la conscience, dans l'"application" de la loi bouge proportionnellement à l'or qui est placé dans l'un de ses plateaux. Et l'oncle Sidéris avait beaucoup d'or. C'est ainsi que commença le combat de sa délivrance, basé sur la "faiblesse" permanente des turcs, la corruption généralisée, qui recouvre la Turquie toute entière de la tête aux pieds.

D'abord, ce qui coûta une fortune fut le << retrait >> de son dossier des affaires "courantes" et son rangement à la fin pour gagner du temps. Ensuite ce fut le versement d'une somme considérable comme "caution" de sa libération jusqu'au jour du procès. Enfin, sa fuite à Smyrne, le jour même de sa libération, pour aller à Chios et du même coup en Grèce libre.

Lorsque l'oncle Sidéris arriva à Smyrne, une vraie loque humaine, il alla à Tsesmé qui se trouve exactement en face de Chios à une distance si proche, que le soir l'on peut voir les lumières de la ville.

Il trouva un bateau qui faisait la ligne Chios - Tsesmé et, comme touriste, s'embarqua dans ce voyage vers la liberté et la vie. Pourtant lorsqu'ils s'approchèrent de leur destination, le capitaine du bateau reçut par radio l'ordre de retourner à Tsesmé. Il vira de bord et entreprit le voyage du retour au port turc. Avec sa couleur, l'oncle Sidéris perdit de nombreuses années de sa vie. Son émotion était grande car il avait la certitude que la raison de ce retour du bateau à Tsesmé, c'était lui. Mais il n'avait ni la force physique ni la force morale pour réagir. Ainsi il décida d'attendre patiemment, tel un vrai corps sans âme, que se manifeste la raison de ce brusque retour en Turquie.

Le bateau retourna à Tsesmé, y demeura trois heures et cinquante minutes - qui lui parurent trois siècles et repartit pour Chios.

L'oncle Sidéris n'apprit jamais la raison de ce retour soudain en Turquie, ni ne voulut l'apprendre, même quand il débarqua enfin à Chios pour recommencer sa vie depuis le début.

C'est cela qui m'était venu à l'esprit tandis que nous marchions silencieusement.

Nous allions à Sirkeci. Ma mère, ma soeur et moi. Mon père, dix semaines plus tôt, avait été littéralement traîné jusqu'à la porte d'un avion qui, une fois fermé, l'avait emmené à Athènes, émigré de force, à près de cinquante ans.

Sirkeci était la gare centrale des chemins de fer de Constantinople. Nous avions placé dans une grande malle les biens d'une vie qu'ils nous avaient permis, dans leur grande << générosité >>, d'emporter avec nous. C'est-à-dire seulement les vêtements nécessaires. Tout le reste avait été confisqué par les autorités turques de la Sécurité.

La << confiscation >> avait un caractère singulier. Ils inventoriaient tous les biens meubles de la victime, qu'elle n'avait pas le droit de vendre. Pour les biens immeubles, bien sûr, il en était de même. Ainsi, tous ceux qui étaient obligés de partir, laissaient obligatoirement leurs biens aux turcs qui les dilapidaient.

Le peu d'affaires qu'ils permettaient à leurs victimes d'emporter avec elles, concernaient les vêtements. Ces quelques affaires, serrées dans une malle, passeraient le contrôle de la douane et nous devions être présents. Ma mère approchait les 40 ans, ma soeur les 17 et moi les 15.

Silencieux, nos coeurs serrés par une main invisible, nous poursuivions notre route vers Sirkeci.

Nous allions affronter les agents fanatisés de l'état turc qui, avec un réel plaisir, exécutaient leur << devoir >>. Et leur devoir était de faire tout ce qui était humainement possible, afin que leurs victimes partent de leurs domiciles en vraies loques, financièrement exsangues et sans rien du tout de la fortune qu'ils s'étaient peut-être constitué.

Tout commença pour nous par une belle après-midi de juillet 1964. C'était un mardi, que mon père considérait depuis longtemps comme un jour "néfaste".

Il se trouvait dans l'établissement d'appareils électriques qu'il possédait dans le centre du quartier bourgeois Tzihangir. Il détenait cet établissement depuis 25 ans et y avait passé une partie importante de sa vie.

Comme tous ces derniers temps, mon père était inquiet. Sous différents prétextes idiots, des expulsions de grecs de Constantinople avaient commencé.

Mon père savait très bien que la Turquie avait établi sa stratégie pour éliminer l'hellénisme qui vivait là-bas depuis de nombreuses décennies. Simplement elle attendait et exploitait les occasions qui se présentaient à elle au cours du temps afin de réussir son immuable stratégie.

Comme quand se déclencha la seconde guerre mondiale, puisqu'elle offrit généreusement des << facilités >> aussi bien aux forces fascistes qu'aux forces alliées, la Turquie ne versa pas une goutte de sang. Au contraire, elle considéra cette période comme une remarquable occasion de porter un sérieux coup à l'hellénisme de la Ville.

Ainsi, en mai 1941, dès que tomba la Crète, elle déclara la mobilisation générale des populations non musulmanes. Des hommes de 23 à 48 ans, parmi les grecs naturellement, furent envoyés en Anatolie aux travaux forcés.

En réalité il s'agissait de camps de travail qui fonctionnaient sur un mode militaire. À la tête de ces camps se trouvaient les moins bons officiers de l'armée turque qui ne cachaient absolument pas les intentions de longue date de leurs chefs :

- Oubliez la Ville dorénavant ! disaient-ils aux mobilisés. Désormais elle s'est éteinte pour vous ! Vos femmes, vos filles ne pourront plus vous revoir ! Elles deviendront des turques !

Mais sous la pression des étrangers contre cette action provocatrice, même en période de guerre, les turcs furent obligés un an plus tard d'arrêter cette mobilisation et de libérer ceux qui avaient résisté. Après l'élimination physique, vint l'élimination financière.

Le 11 novembre 1942, fut discutée et votée en une seule séance à l'assemblée turque la loi 4305 sur "l'Impôt Individuel sur la Fortune" (Varlik Vergisi) qui était en réalité une élimination financière des populations non musulmanes et qui fut appliquée aux grecs, aux arméniens et aux juifs de Constantinople, de manière tout à fait turque : le percepteur convoquait le constantinopolite non musulman et lui annonçait de manière totalement arbitraire le montant de l'impôt dû.

Il n'existait aucun droit au dialogue et aucune sorte d'objection de la part de l'imposable. Seulement un délai de 15 jours. Le malheureux constantinopolite devait dans ces 15 jours verser le montant total au goût arbitraire du percepteur, même en bradant l'ensemble de sa fortune, sinon il se retrouvait automatiquement dans les camps de travaux forcés.

En d'autres termes si après l'expiration du délai de 15 jours, à partir de l'instant où les autorités avaient annoncé le montant de l'impôt, il ne réussissait pas à le verser totalement, alors il était envoyé en exil en asie mineure centrale, dans la région d'Askalé, considérée comme la Sibérie de la Turquie. Les forçats construisaient des routes ou les libéraient de la neige et étaient payés 2 livres turques la journée, jusqu'à ce qu'ils remboursent leurs dettes à l'état turc. La plupart auraient dû travailler 200 à 300 ans pour rembourser l'impôt qui leur avait été imposé.

Des grecs, des arméniens et des juifs avec d'immenses biens meubles et immeubles furent obligés, avec cet impôt, de littéralement offrir à des prix dérisoires, l'ensemble de leur fortune et en même temps de se retrouver dans un lieu d'exil pour rembourser leurs << dettes >> par des travaux forcés.

Des meubles, des bijoux, des tapis faits main, des broderies étaient les biens meubles qui constituaient la cible de cette dilapidation "légale". On enlevait même des malades de leur lit pour les prendre.

Ces fortunes étaient essentiellement achetées par les membres des commissions de ventes pour leur propre bénéfice et ensuite elles étaient revendues par les mêmes à des prix supérieurs. En 1943 quand fut appliquée cette loi, 1.869 célèbres constantinopolites chrétiens furent exilés dans la Sibérie turque d'Askalé, une fois leur fortune saisie. Un grand nombre d'entre eux mourut de ces sévices, mais de ceux qui moururent, seulement 11 noms furent connus. Deux femmes, qui ne purent payer les impôts démentiels qu'on leur avait imposés, furent envoyées à Askalé pour le nettoyage des lieux publics,

sans redonner signe de vie. Les conditions dans les camps de concentration étaient un véritable enfer. Les détenus habitaient des tentes provisoires sous un froid terrible tandis qu'ils devaient se désaltérer avec l'eau des étangs. Ils mettaient leurs doigts devant leurs lèvres afin d'empêcher les grenouilles et la vase des étangs d'aller dans leur bouche et dans leur estomac. Le père du médecin Hékimoglou fit partie des premiers détenus morts à Askalé. La pneumonie fut la raison de sa mort. Les témoignages qui furent sauvés de cette période décrivent une des images les plus noires de l'histoire de l'humanité.

L'exil et les conditions de détention dans les camps de travaux forcés, sous prétexte d'impôt individuel, furent sans aucun doute un très sérieux coup qui ne résolut cependant pas le problème des grecs pour la Turquie, d'autant plus qu'en mars 1944 elle fut obligée, en voyant approcher la fin de la seconde guerre mondiale, de libérer tous les détenus des camps de travaux forcés.

Évidemment dès que les détenus qui avaient survécu furent libérés, terrorisés, ils commencèrent petit à petit à se disperser en différents lieux hors de Turquie.

Les grecs se réfugièrent en Grèce, les juifs en Palestine et les arméniens en Russie. Ces derniers, car ils craignaient la censure dans les lettres qu'ils écrivaient, avant de partir disaient que dès qu'ils arriveraient ils enverraient une photographie de l'ensemble de la famille. Si la famille était debout cela signifierait qu'ils étaient contents et constituait un encouragement à l'expatriation en Russie pour ceux qui étaient restés en Turquie. Mais si la famille était assise cela signifierait que les choses étaient identiques en Russie ou pires et qu'ils ne devaient pas s'expatrier.

La Turquie après l'impôt individuel sur la fortune de 1942 attendit de nombreuses années jusqu'à la remarquable organisation, en septembre 1955, du pogrom contre les grecs de Constantinople et leur fortune qui détruisit en 6 heures 4.350 établissements, saccagea 2.600 maisons et incendia ou démolit 73 églises.

Au début des années cinquante le combat chypriote pour l'autonomie de Chypre avait terrorisé les anglais qui avaient peur de perdre leurs bases. Ils décidèrent alors d'activer l'intérêt de la Turquie qui naturellement ne demandait pas mieux. Le résultat fut que la Grèce fut trainée le 29 août 1955 à la conférence des trois jours de Londres pour discuter du problème chypriote avec l'Angleterre et la Turquie. Le but réel de cette conférence fut de confirmer de manière éclatante

l'intervention active de la Turquie dans le problème chypriote. Son échec fut simplement dû à une question de temps. Bien sûr, tout cela servait la politique de l'Angleterre qui, en l'occurrence, était "diviser pour régner". Mais pour la Turquie ce ne fut pas non plus une occasion à laisser échapper. Et elle ne la laissa pas échapper en organisant la nuit cauchemardesque du 6 septembre 1955.

Mon père pensait que, comme dans toutes les situations précédentes, de même maintenant, en 1964, la Turquie exploitait l'occasion que présentaient les circonstances de ses relations avec la Grèce en se débarrassant, complètement désormais, du "problème minoritaire" des grecs. Un an avant, en 1963, la coalition anglo-turque à Chypre avait amené la Grèce et la Turquie au bord de la guerre.

Les turcs, après avoir conduit à un échec les tentatives d'une rédaction de la constitution de Chypre, tentèrent d'envahir Chypre en utilisant leur flotte.

L'intervention des américains les obligea à cesser toute action, et le président des États-Unis convoqua en Amérique les premiers ministres de la Grèce et de la Turquie pour des pourparlers.

Le refus du premier ministre de la Grèce, Georges Papandréou, d'accepter l'invitation du président des États-Unis, Lindon Johnson, à l'opposé de l'acceptation immédiate du premier ministre turc créa une opinion internationale favorable à la Turquie qui, naturellement, ne la laissa pas échapper.

Aussi décisifs que furent les coups donnés par la Turquie au cours du 20ème siècle, elle les donna en profitant de l' "occasion convenable".

Du génocide des arméniens qui eut lieu au cours de la première guerre mondiale, à l'impôt individuel (Varliki) qui fut essentiellement imposé aux grecs de Turquie durant la seconde guerre mondiale, jusqu'au pogrom de 1955 ou les expulsions de 1964, il y a toujours eu des "conditions convenables".

- Es-tu Gérassimos Koumakis ? entendit-on, en turc, une voix sauvage qui tira brusquement mon père de ses pensées pour le faire revenir à la réalité.

C'était l'après-midi du 9 juillet 1964.

- C'est moi ! répondit mon père en sentant s'accélérer les battements de son coeur.

- Demain matin, présente-toi à 9 heures à la Sécurité à l'officier de service. Maintenant ferme ton magasin et rentre chez toi. Et ne t'avise pas de déplacer les marchandises et les outils qui se trouvent ici avant que l'inventaire ne soit fait.

Mon père perdit ses couleurs.

- Que se passe-t-il ? Pourquoi me demande-t-on à la Sécurité ? Moi, je n'ai rien fait dont je devrais donner des explications à la Sécurité.

- Cela nous ne le savons pas nous-même. Peut-être que tu ne le sais pas toi-même. Mais trop de paroles sont inutiles. Prends soin de te trouver à 9 heures du matin à l'endroit que je t'ai indiqué. Et maintenant ramasse tout et ferme ton magasin.

Mon père prit conscience que l'heure était venue. Cette heure à laquelle il pensait depuis des années. À son esprit vinrent les paroles que disait son père à Kadikoy - banlieue de Constantinople - que les grecs de la Ville avaient des racines non pas de Constantin Paléologue mais de Byzantas qui avait construit la Ville 650 ans avant Jésus-Christ et que ces racines ne se brisaient pas. À présent il se rendait compte que les choses n'étaient pas exactement ainsi.

Il ferma rapidement son magasin et commença à marcher en direction de Péra. Notre maison se trouvait près de Saint Constantin où était l'école primaire que j'avais fréquentée. Dès qu'il arriva à la maison, ma mère comprit qu'il se passait quelque chose de grave.

- Femme, l'heure est venue, Nous devons tout rassembler pour partir à Athènes. Demain matin je dois me présenter à la Sécurité.

Ma mère se mit à pleurer sans retenue. Ma soeur et moi la regardions muets.

Ce soir-là mon père passa une nuit blanche. Toute la nuit il pensait comment nous pourrions, toute la famille, prendre un nouveau départ sans ressources. À la Ville notre situation financière, sans être particulièrement florissante, était assez satisfaisante. Mon père avait son travail, nous avions notre maison et ma soeur étudiait à l'École des Soeurs. Quant à moi, j'étais en quatrième au Collège Zographio au coeur de Péra.

Presque chaque été mon père avait l'habitude de fermer son magasin pendant un mois et de nous emmener passer les vacances en Grèce. Chios et Athènes étaient nos destinations favorites.

Cependant les placements financiers de la famille étaient insignifiants. Ma mère, toujours plus prévoyante incitait souvent mon père à acheter dans l'immobilier à Athènes, même si pour cela il devait un peu emprunter.

Au cours d'un de nos voyages on lui offrit un merveilleux terrain sur la Voie Sacrée. C'était, comme s'en souvient ma mère, en 1952 et mon père était prêt à acheter. Mais au dernier moment son beau-frère Yannis, le frère de ma mère, lui fit changer d'avis en lui disant :

- Que vas-tu faire de ce terrain ? Il t'est inutile. Il est préférable que tu gardes ton argent et que tu l'utilises ailleurs.

L'indécision de mon père n'avait pas eu besoin de plus pour triompher, à la grande déception de ma mère.

Ainsi maintenant nous nous trouvons dans un carrefour inattendu et critique. L'incertitude du lendemain apparaissait telle une route semée d'embûches et de dangers.

Mon père né et élevé à la Ville sentait subitement le vide de l'avenir inconnu.

Ce soir de mardi restera gravé dans la mémoire de toute la famille. L'engourdissement de l'inattendu, le changement de vie survenu que nous vivions et l'avenir inconnu étaient des sentiments bouleversants. Nous étions tous dans un état d'excitation extrême.

Le lendemain matin mon père se présenta à Müdüriyet (Sécurité Générale).

Le bâtiment brutal et inhospitalier qui était plongé dans les drapeaux turcs, comme s'il voulait que personne n'oublie le pouvoir des turcs, avait regroupé les êtres les plus inhumains, dotés d'une haine immense et de dispositions sadiques. Ils se réjouissaient quotidiennement de l'élimination morale et financière qu'ils faisaient subir à l'hellénisme de la Ville et, imperceptiblement, ils vous faisaient aussi sentir leur déception que ne soit pas possible l'élimination physique de la population grecque.

Les massacres bien-aimés des populations civiles, héritage national des turcs qui fut glorifié de manière répétitive au 20ème siècle par le massacre de 1.500.000 arméniens et l'élimination d'un encore plus grand nombre de grecs, de pontiques et de kurdes - l'élimination desquels continue depuis des décennies entières sous le regard

indifférent et apathique de monde << civilisé >> -, ne pouvaient malheureusement s'appliquer à l'hellénisme de la Ville.

Ainsi les méthodes utilisées pour cette occasion furent plus " évoluées".

Le bâtiment de la Sécurité Générale se trouvait à Sirkeci. Au rez-de-chaussée, un immense espace à partir duquel démarraient deux escaliers, l'un à droite et l'autre à gauche, qui cependant ne se rencontraient nulle part. Ainsi, si quelqu'un voulait aller au quatrième étage où se trouvait le Birinci Sübe - le département de la police politique - alors il devait emprunter l'escalier de gauche.

À l'entrée du quatrième étage se trouvait, sur la porte, l'emblème du drapeau turc avec ses deux croissants en vis-à-vis. Devant il y avait un espace immense et derrière une série de cellules et quelques bureaux.

Mon père eut la chair de poule. Il avait tant entendu parler des << activités >> des hommes du quatrième étage qu'il eut des sueurs froides du seul fait d'être là-bas.

Le visage grassouillet avec des lunettes de myope qui se tenait dans le bureau où était allé mon père ne ressemblait pas à celui d'un turc. Jusqu'au moment où il leva les yeux. Car dès que deux flammes de méchanceté, filtrées d'ailleurs par des verres de myopie, le clouèrent, il n'eut plus aucun doute qu'il s'agissait d'un turc. Et, disposé à manipuler sa victime avec un zèle démesuré*. Exactement au dessus de lui se trouvait un portrait de Mustapha Kemal Atatürk qui le regardait sévèrement.

- Je m'appelle Gérassimos Koumakis, et l'officier de service m'a envoyé vers vous.

Le gros se pencha sur des papiers et les remua. Peu après, il murmura :

- Koumakis Gérassimos. Prénom du père Lé-o-ni-das ? demanda-t-il.

- Oui, Léonidas Bey-éfendi. Gérassimos Koumakis de Léonidas et Zoé. À ce moment-là la porte s'ouvrit, un grand osseux au teint jaune pourvu d'une moustache fine se glissa dans la pièce et s'assit sur une chaise, en face de mon père, sans ouvrir la bouche. Inconsciemment vint à l'esprit de mon père l'opinion qu'avait des turcs le grand prophète de l'islam, Mahomet, telle qu'il l'avait lue : << Le jour du jugement ne viendra point tant que ne seront pas obtenues des victoires sur les turcs, dont les caractéristiques sont des petits yeux,

allongés vers les oreilles, un nez aplati et une expression sauvage du visage >>.

Le gros toussa pour s'éclaircir la voix et commença :

- Sais-tu Koumakis que nos frères souffrent à Chypre. Ils endurent tous les martyrs du monde que leur fait subir le diable en soutane qui répond au nom de Makarios. Ils sont quotidiennement opprimés dans un lieu qui naturellement appartient à la Turquie. Et comme si cela n'était pas suffisant, ils ont aussi l'audace de demander << l'Union >> à la Grèce. Ces choses-là sont-elles correctes ? Non mais je te demande si ces choses sont correctes ?

Le regard du gros s'abattit tel un faucon sur mon père.

Mon père toussa, à son tour lui-aussi, pour s'éclaircir la voix.

- Vous savez Bey-éfendi, moi je suis un travailleur qui aime la tranquillité. Je ne me mêle pas de politique.

- Tu veux dire que tu ne connais pas les martyrs endurés par nos frères à Chypre à cause du Kiliz Papaz ? (pope rouge, c'est-à-dire de gauche). Leurs combats et leurs rêves de voir Chypre devenir turque n'ont-ils pas atteint tes oreilles ? Koumakis, soit tu es inconscient soit tu joues la comédie. Pour ma part bien sûr je sais que c'est le second cas.

- Non, non Bey-éfendi, bredouilla mon père.

- Comment non ? s'écria le gros. Nos frères souffrent à Chypre. Nos frères à Chypre sont opprimés par les sales grecs. Et je te demande franchement : toi, approuves-tu cela ? Approuves-tu les tourments que font subir les grecs aux turcs à Chypre ? Dis-le, l'approuves-tu, oui ou non ?

Sa passion était authentique. Le gros vivait chaque instant comme une grande vedette de théâtre.

Mon père garda tout le calme qui lui restait :

- Bey-éfendi les tortures sont une très vilaine chose. Bien sûr que je ne les approuves pas, comme je crois, tous les hommes civilisés.

Comme une vipère qui observe sa victime, prête à frapper au moment opportun, l'homme jaunâtre à la petite moustache se fit entendre en tendant de façon menaçante sa main :

- Alors pourquoi toi-même, Koumakis, envoies-tu au diable-pope de Makarios une aide financière ? Pourquoi frappes-tu dans le dos nos frères à Chypre en aidant économiquement Makarios ? Est-elle si grande ton ingratitude envers la Turquie qui t'a révélé et t'a supporté depuis que tu es né ?

- Je n'ai envoyé aucune aide financière à Makarios ni à personne d'autre à Chypre, Bey-éfendi, eut le temps de dire mon père, quand l'homme jaunâtre sauta tel un ressort en hurlant :

- Ferme-là ! Tout ce que tu dis empire ton cas, imbécile ! Nous avons de fortes présomptions pour ce que nous affirmons et nous sommes sûrs qu'avec un interrogatoire approprié tu avoueras tout !

Le gros intervint de nouveau d'un voix calme :

- Cependant cela n'est pas notre but, sauf bien sûr si tu nous y oblige. La Turquie est un état civilisé et elle ne veut pas faire avec vous les giaours ce que subissent nos frères à Chypre. Pour cette raison, elle te donne, généreusement, une grande opportunité : tu vas signer ici une série de documents dont nous avons besoin pour nos archives. Ensuite trois policiers vont t'accompagner à ton magasin et à ton domicile pour faire l'inventaire de tous les biens de valeur que tu possèdes. N'oublie pas que tu as obtenu ces choses-là grâce à la sueur du peuple turc et qu'en toute bonne conscience tu en as envoyé une partie à Chypre, pour être utilisée contre nos frères. Tu as, à partir d'aujourd'hui, un délai de six jours pour régler uniquement les affaires urgentes en attente. Mardi prochain avec le premier avion tu seras expulsé de Turquie. Cette punition est très petite pour les crimes que tu as commis envers la Turquie.

- Je ne suis pas d'accord ! Je ne suis pas d'accord ! commença à hurler de nouveau l'homme jaunâtre. Nous les laissons nous échapper vivants en négligeant leurs grands crimes ! Cela ne s'appelle pas civilisation, mais imbécillité.

- N'oublie pas que nous sommes un peuple généreux, chose qu'exploitent toujours nos ennemis, répondit le gros. Viens Koumakis, signe ces papiers, avant que je ne me persuade qu'il faut t'envoyer à l'interrogatoire jusqu'à ce que tu avoues.

Mon père était devenu blême. Comme si sa couleur avait abandonné d'un seul coup tout son corps. Il avait entendu différentes histoires de visites de grecs à la Sécurité turque, mais ce cynisme était pour lui quelque chose qui dépassait l'imagination.

Les récits d'horribles tortures et l'image d'une de nos connaissances qui était passée par la Sécurité et en était ressortie estropiée, avec pour résultat de rester infirme tout le restant de sa vie, car elle avait nié les "accusations" dont ils la chargeaient, passèrent dans son cerveau comme un éclair.

Il eut l'impression qu'on l'égorgeait avec du coton.

Pendant quelques secondes il envisagea les possibilités qu'il avait de résister. Il pensa qu'à cet instant toute tentative de faire autre chose que ce qu'on lui disait était vaine.

Il se leva, s'approcha du bureau du gros, prit un stylo et commença à mettre des signatures sur des documents qu'il ne lut jamais.

Quand il finit, le gros parut satisfait :

- Aférim* ! lui dit-il. Cela se voit de toute manière combien tu es un homme de bon sens.

Par la suite ils le conduisirent dans une pièce où ils prirent des photographies et des empreintes.

Le gros et l'homme jaunâtre à la fine moustache avaient accompli leur oeuvre.

3

Les journées qui passèrent jusqu'au mardi matin suivant furent pleines d'intensité et de corvées.

L'inventaire de notre fortune à la maison et au magasin se fit sans retard.

À la maison ils inventorièrent absolument tout - meubles, tapis et même appareils -, tout, excepté les vêtements.

Au magasin tout le mobilier - outils, meubles - ainsi que quelques objets d'une certaine valeur.

Les connaissances et les amis s'étaient regroupés à la maison pour offrir leur soutien. Certains pleuraient, d'autres pourtant souriaient et nous encourageaient par la certitude d'une nouvelle vie.

Mon père tenta de conserver les marchandises, qui en raison de leur faible valeur, n'avaient pas été inventoriées avec précision. En vain, bien sûr. Les turcs guettaient pour s'emparer de leur proie, gratuitement. Comme cela arriva d'ailleurs. Au magasin s'installa un turc que mon père avait pour assistant. À la maison, plus tard, lorsque nous partîmes, le gardien turc de l'immeuble d'à côté.

En tout cas mon père affronta la situation avec un réel sang froid.

Les jours suivants ma mère sembla surmonter le choc initial et se faire à l'idée d'un nouveau départ.

Ma soeur souffrait. Elle perdait son école, ses amis, le monde dans lequel elle avait grandi. Elle était inconsolable.

Moi, dans ces circonstances, je fus obligé de mûrir avant l'heure. Sans prendre conscience de toute l'étendue du changement qui survenait dans notre vie, j'en ressentais la gravité. Le sourire s'éteignit pour de nombreuses années de mes lèvres.

Plus s'approchait le mardi où mon père allait partir pour Athènes avec une petite valise à la main afin de recommencer sa vie et notre vie depuis le début, plus notre trouble grandissait.

Le lundi soir, quelques heures avant de partir, il rassembla autour de lui toute la famille :

- Demain matin en partant, je laisserai derrière moi toutes les choses précieuses que j'ai eues dans ma vie : l'endroit où je suis né et j'ai grandi, notre petite maison, mon travail, votre mère et vous. Et pourtant comme vous le voyez je garde, autant que je peux, mon calme, et je pense que tout ce qui nous arrive nous dépasse et que nous ne pouvons pas aller contre le destin. J'irai à Athènes et j'essayerai de louer un petit appartement afin de vous emmener là-bas le plus vite possible. Bien sûr cela ne sera pas facile car je dois d'abord trouver du travail, quant à l'argent, comme vous le savez, il ne nous en reste plus. Cependant je ferai aussi vite que possible afin que vous veniez rapidement auprès de moi.

D'ici là je veux que vous restiez sages, que vous écoutiez votre mère et que vous preniez garde. Faites attention à ne pas fournir le moindre

prétexte. Vous ne devez pas ouvrir la bouche dans les rues et ce même si l'on vous provoque.

Toi, Léonidas, tu es désormais le seul homme qui reste dans la famille. Prends soin de ta mère et de ta soeur comme à la prunelle de tes yeux. Je ne pense pas que plus de quelques semaines seront nécessaires pour que j'arrange les choses à Athènes. Cependant autant que ce sera nécessaire, je dois avoir l'esprit en paix - autant, bien sûr, que cela est possible - afin de vous amener rapidement.

Nous écoutions tous, silencieux et avec attention les paroles de mon père.

- Peut-être que d'un certain côté c'est mieux que les choses se soient passées ainsi, continua-t-il.

Au moins vous, mes enfants, vous aurez de meilleures opportunités pour faire votre vie en Grèce dans des conditions de liberté et d'égalité. Désormais, ici en Turquie, l'avenir de l'hellénisme dans la Ville est bien sombre. Les turcs désirent et appliquent les accords qui les arrangent, mais se moquent éperdument des parties des accords qu'ils ont signés et qui ne les arrangent pas. Voyez comment ils exploitèrent l'accord par lequel se termina la guerre avec la Grèce en 1923 : ils acceptèrent, soi-disant difficilement, que soient exclus des accords sur les échanges de populations, Constantinople avec une population grecque de 300.000 hommes, Imbros et Ténédos avec 15.000 hommes d'un côté et de l'autre 80.000 musulmans en Thrace grecque puisque c'était ce que prévoyait l'accord qu'ils avaient signé et ce point les arrangeaient, alors qu'ils avaient déjà des projets prêts pour éliminer toute la population grecque même si l'accord qu'ils avaient signé disait exactement le contraire. Ils commencèrent par Imbros et Ténédos. Ces îles, bien que grecques, comme toutes les îles de la mer Égée, furent concédées à la Turquie, car elles se trouvaient à l'embouchure de l'Hellespont*, pour des soi-disant raisons de sécurité. Pourtant l'article 14 de la Convention de Lausanne prévoyait que ces deux îles aient une organisation administrative spéciale et que soit accordé toute assurance à la population non musulmane en ce qui concerne la protection des personnes et des biens.

Foutaises ! Ce genre de choses les turcs les signent et ensuite les ignorent. Avant que ne soit sèche l'encre de la signature qu'ils ont apposée, les turcs fermèrent les écoles grecques et interdirent l'enseignement de la langue grecque. Les enfants grecs furent envoyés dans des écoles turques.

En 1943 les biens des monastères de Laura et Koutloumoussiou furent saisis et donnés aux colons laziens qu'ils avaient amenés. Naturellement l'hellénisme d'Imbros mais aussi celui de Ténédos dans de telles conditions d'oppression et de poursuite sera progressivement réduit à zéro. Déjà l'on entend qu'un programme de destruction entre en application, avec pour but la déshellénisation et simultanément la turquisation complète de ces îles grecques.

Bien sûr entre-temps vint notre tour, le tour des constantinopolites. En 1941 les bataillons de travail, en 1942 l'impôt éliminatoire qui ne pouvait être payé et les camps de travaux forcés qui suivirent, et en 1955 le saccage de nos biens sous la froide conduite et organisation de l'état turc officiel. Vous vous le rappelez un peu, car bien sûr vous étiez des petits enfants alors, comment j'y avais échappé de peu et qu'aujourd'hui je ne suis pas défunt.

Et maintenant, en 1964, l'expulsion de sang froid et sans la moindre raison, par des procédés expéditifs inhumains.

Quel avenir pouvons-nous avoir dans un pays qui, après avoir conquis par le sang et la violence nos terres ne veut pas de nous ?

Il est donc préférable d'aller en Grèce, où l'air a de l'oxygène et de la liberté et, si nous sommes autant travailleurs, je suis sûr que nous vivrons mieux.

Maintenant je veux que vous alliez dormir comme des enfants sages et que vous ayiez la foi en Dieu, conclut mon père.

Ma mère ne put se retenir. Elle se nicha dans les bras de mon père et fondit en larmes.

En une fraction de seconde ma soeur la suivit.

Mon père gardait, encore, son calme :

- N'agissez pas ainsi ! N'avons-nous pas dit que nous devons montrer du courage et de la patience ? Quel genre de patience est-ce, celle qui est plongée dans les pleurs ?

Allez au lit maintenant pour que je puisse me calmer quelques heures moi aussi. Vous ne devez pas oublier ce qui m'attend demain.

4

Le même soir allongé sur mon lit il ne m'était naturellement pas possible de m'endormir. Les paroles de mon père me vinrent à l'esprit : << Vous rappelez-vous comment je l'ai échappé de peu ? >>. Il parlait de la nuit de septembre 1955.

Comme dans un rêve, me vint à l'esprit l'image où nous étions regroupés sur la terrasse de notre maison, serrés dans un coin avec comme vue, la route par laquelle devait paraître mon père. Et plus tard, lorsque vint mon père, au même endroit, nous attendions avec angoisse que passe la vague de la foule meurtrière. Ces instants resteront profondément gravés dans ma mémoire. La terreur et la peur de subir une attaque nous faisaient ressembler à des souris prises au piège. Quelque soit le nombre d'années qui passeront je n'oublierai pas cette image qui, à l'instar d'un cauchemar, grava ma mémoire : des feux et des fumées apparaissaient dans le ciel, quelque soit l'endroit où le regard se portait. Les cris << Mort aux giaours ! >>, << Mort aux giaours ! >>, atteignaient nos oreilles comme des balles meurtrières.

L'après-midi du 6 septembre 1955 tout paraissait calme. Un petit groupe d'étudiants rassemblés sur la Place Taxim, au sommet de Péra, manifestait contre la Grèce. La Grèce était toujours la cible de la foule, appuyée par les autorités turques.

Au début des années 50, la Turquie avait trouvé une nouvelle source pour réalimenter sa haine anti-hellénique. C'était le problème chypriote, qui leur fut offert par les anglais afin que ceux-ci obtiennent le rôle << d'arbitre >> et assurent du même coup leurs intérêts. Le journaliste du journal << Hürriyet >>, Sedat Simari, un turc juif, parvint avec ses articles anti-helléniques enflammés à faire envoler le tirage du journal quotidien des 11.000 exemplaires où il se trouvait en 1948, quand il parut pour la première fois, à 600.000 exemplaires ! Naturellement cet exemple fut suivi par tous les autres journaux turcs. Ainsi, le climat avait été très bien préparé. Dans la psychologie de la foule qui se créa, une partie importante concernait la jalousie et l'envie du progrès économique continu des grecs de Constantinople. À cela, était ajouté avec art par la propagande turque, l'idée que le malheur de la Turquie et la faiblesse de son développement économique étaient dûs aux chrétiens, aux arméniens, aux juifs et aux autres minorités qui jouissaient de la

plupart des richesses. Néron, pour désorienter les masses populaires misérables, avait attribué tous les maux aux chrétiens. Les turcs l'imitèrent en mieux. Le fanatisme qui était distillé dans les masses était plus intense, parfaitement organisé et dans une proportion écrasante, contrôlé.

Les organisations << Chypre est turque >> poussaient comme des champignons. Le chef des organisations était un autre journaliste de << Hürriyet >>, Hikmet Bil qui avait lui aussi d'excellents résultats dans la distillation de propos incendiaires anti-helléniques auprès des masses. Ensuite ce fut le tour de l'échec préparé de la conférence de 3 jours de Londres début septembre et l'application du plan d'élimination, parfaitement organisé, de l'hellénisme de Constantinople.

Le plan, comme on le découvrit par la suite, avait pour point de départ formel, 500 kilomètres plus loin, la ville de Thessalonique.

Quelques heures avant la manifestation, l'étudiant musulman de l'École de Droit de l'Université de Thessalonique, originaire de Komotini, Oktai Egin remit une bombe au gardien du consulat turque de Thessalonique Mehmet Hasanoglou. La bombe fut placée par ce dernier dans le jardin de la maison d'Ataturc ; évidemment elle ne provoqua aucun dégât hormis quelques fenêtres brisées.

Mais cela n'avait aucune importance. Le plan qui fut organisé par l'état turc ne prévoyait pas la catastrophe de la maison d'Ataturc. Il ne voulait qu'un prétexte. Ce qui justement arriva : deux journaux turcs avaient préparé des éditions spéciales à l'aide de textes de désinformation déjà rédigés.

<< Des terroristes grecs ont détruit la maison paternelle d'Ataturc à Thessalonique ! >> titrait << Istanbul Ekspres >> qui publiait aussi des photographies qui étaient falsifiées.

Ces photographies, comme on le découvrit plus tard, avaient été demandées au photographe Kyriakidès par l'épouse du consul général de Turquie qui se trouvait à l'inauguration de la 20ème Exposition Internationale de Thessalonique le 3 septembre 1955. Elle voulait, comme elle disait, comme souvenir de sa visite, des photographies de la maison de Kemal Ataturc, car elle repartait le lendemain à Constantinople.

Ce sont ces photographies qu'utilisèrent, falsifiées bien sûr, les éditions spéciales des 2 journaux turcs le soir du 6 septembre 1955.

<< La maison de Kemal Ataturc a été totalement détruite >>, tels étaient les messages qu'elles transmettaient.

Les éditions spéciales des 2 journaux qui parurent à l'heure de la manifestation étaient le signal.

Les cinq grandes rues qui conduisaient à la Place Taxim furent soudainement envahies par une foule en furie armée de pioches et de pelles qui criait : << Mort aux giaours ! >>, << Mort aux giaours ! >>.

La police et les forces de l'ordre furent soi-disant prises à l'improviste. Elles ne reçurent absolument aucune instruction pour rétablir l'ordre et se contentèrent d'une observation apathique des événements.

Lorsqu'environ 50.000 personnes furent réunies, une foule poussant des cris de guerre, se mit en place la phase suivante du plan : la destruction de tous les biens grecs et la violation de tous les lieux sacrés et cultuels de l'hellénisme de la Ville. Les instructions qui furent données étaient que plus rien ne reste debout.

Il s'en suivit des heures de véritable enfer.

Une partie de la foule se dirigea vers Istiklal Caddesi, le fameux Péra, qui avait, sur le kilomètre de son trajet, comme le plus fameux centre commercial de la Ville, environ 700 établissements dont une proportion écrasante appartenait aux grecs.

Le premier établissement à recevoir une attaque fut un magasin de textiles d'un propriétaire grec.

Quatre manifestants arrachèrent un rail du tram et s'en servirent pour briser la porte et les vitrines de l'établissement. En quelques minutes le magasin eut l'apparence d'un lieu bombardé. Les tissus et les étagères furent jetés à la rue, tandis que la machine à coudre était détruite, après avoir été transportée dans la rue, devant les yeux de la foule en furie. La deuxième cible fut un établissement d'appareils électriques qui furent éparpillés dans la rue dans une colère cauchemardesque de la foule.

Un peu plus bas se trouvait une épicerie de deux propriétaires grecs âgés. Le vieux, avec un courage surprenant, se tint devant son magasin en disant à la foule :

- Partez d'ici ! Nous vivons à cet endroit depuis six générations et vous ne pouvez pas nous ennuyer.

Ce furent les dernières paroles de sa vie. La foule se jeta sur lui, en quelques minutes son magasin fut détruit et le vieil homme fut la première victime de cette nuit cauchemardesque. Sa femme en réchappa terrée dans un coin pour mourir un peu plus tard du choc reçu ce soir-là.

De la même manière la foule continua son oeuvre, pas à pas, dans tous les magasins grecs de Péra. En arrivant à l'église de la Sainte-Trinité, la foule hésita un instant. Les hésitations s'envolèrent quand on entendit les cris << Mort aux giaours ! >>, << Mort aux giaours ! >> et la foule pénétra dans l'église. Tout le mobilier de l'église fut soit détruit soit souillé. Des icônes, des objets saints et des soutanes furent la cible de cette foule en furie.

Les stalles et le trône de l'église furent détruits quand un nouveau groupe pénétra dans ce lieu saint en transportant de l'essence pour l'incendier.

Finalement l'église de la Sainte-Trinité de Péra ne brûla pas et les raisons pour lesquelles les turcs ne parvinrent pas à la brûler demeureront toujours inconnues.

Péra en quelques heures commença à changer de figure. La route finissait par avoir un étrange revêtement qui était un mélange d'objets détruits : des appareils, des fourrures, des montres, des chaussures, de l'huile, du fromage, des tissus, de la vaisselle, des habits, différents genres de nourritures et de vêtements mélangés sous le poids de la foule qui bougeait sans cesse. Petit à petit tout cela forma une masse surélevée boueuse et crasseuse.

Notre père, le même soir vers 7 heures, était dans son magasin quand il entendit au loin les cris d'un groupe de manifestants. Son coeur se mit à battre la chamade et immédiatement il se rappela des propos qu'Ahmet Bouldour - un voisin turc qui l'appréciait beaucoup - lui avait dit à peine un jour avant :

- Gérassimos, demain après-midi ne sors pas dehors, reste chez toi avec ta famille.

- Pourquoi Bey Ahmet ? avait demandé mon père.

- N'en demande pas plus et reste chez toi. Certaines informations sont parvenues à mes oreilles, elles peuvent ne pas signifier grand chose mais elles peuvent aussi s'avérer très sérieuses.

Mon père s'interrogea un moment. Il combina les paroles d'Ahmet Bouldour avec différents autres signes << étranges >> : les rouleaux ou les murs des établissements et domiciles chrétiens s'étaient subitement couverts de signes distinctifs ou de lettres turques. Ces derniers jours, dans le centre de Constantinople étaient apparues des laziens et différents autres personnes de races qui provenaient des confins de l'Anatolie, vêtus de loques et affamés.

Comment mon père aurait-il pu imaginer que ces hommes joueraient, quelques heures après, le rôle de citoyens << désespérés >> afin de violer, piller et détruire ?

Finalement mon père, bien que vraiment intrigué, ne donna pas toute leur importance aux paroles d'Ahmet Bouldour. Il n'avait pas porté l'attention qu'il fallait et maintenant qu'on entendait clairement les cris de la foule << Mort aux giaours ! >> et << Détruisez, cassez, c'est un giaour ! >> (Yikin, Kirin Giavourdur !) il s'en prenait à lui-même.

Il éteignit rapidement les lampes de son magasin et se glissa dehors. À cet instant s'approchèrent de lui 5 personnes qui s'étaient détachées du corps principal de la foule.

- Espèce de giaour, pourquoi tu n'as pas de drapeau turc dans ton magasin ? lui demanda l'un d'eux.

Ce fut le signal. Immédiatement, tous les cinq se jetèrent sur lui en le frappant à coups de poings et à coups de pieds. Heureusement ils ne tenaient pas de pelles et de pioches.

Mon père, étourdi par les coups de poings répétés qu'il recevait, essayait désespérément de se protéger et, quand l'occasion lui était donnée, de rendre quelques coups. Sa situation n'était pas bonne du tout. Sous peu, la foule s'approcherait du lieu d'affrontement et ses chances de se sauver seraient réduites à néant. À cet instant se fit entendre le bruit assourdissant de la sirène d'une ambulance qui traversait rapidement l'étroite rue. L'affrontement au milieu de la rue s'arrêta pour laisser passer l'ambulance. Mon père se rendit compte qu'il s'agissait de l'unique chance qu'il avait pour sauver sa vie. En sang et étourdi par les coups, il commença à courir avec toute la force qui lui était restée. Quand l'ambulance partit, mon père avait disparu et la cible désormais fut son magasin qui fut complètement saccagé. Cependant lui, marchant 2 heures durant, pour un trajet de vingt minutes, arriva à la maison comme une vraie loque.

Tous, nous l'attendions très anxieux. Ma mère dès qu'elle avait appris les nouvelles s'était clouée à la fenêtre, pleine d'impatience et de

tourments, pour attendre mon père. Quand elle le vit arriver, nous courûmes tous à l'entrée de la maison. Nous l'aidâmes à s'allonger sur le lit et l'angoisse peinte sur tous nos visages nous lui portâmes les premiers secours.

Entre-temps le plan de la catastrophe de tous les biens grecs de la Ville se trouvait en pleine évolution : cent groupes exécutaient leur horrible oeuvre sur une immense étendue, du Bosphore à la mer de Marmara.

Les dirigeants des manifestants, avec la liste des domiciles et établissements des grecs, conduisaient les groupes de la foule.

C'était un typhon organisé qui détruisait tout sur son passage. Des dizaines de citoyens et de clercs grecs furent maltraités. 73 églises grecques furent saccagées ou abandonnées aux flammes. Des icônes, des fresques et des objets d'une valeur historique et archéologique inestimable furent détruits, ainsi que 26 écoles grecques. L'École du Patriarcat du Phanar et l'École Théologique de Chalcis subirent l'ire de la foule avec une barbarie sans précédent. Le Lycée Zappio reçut l'attaque de la foule qui fit débouler dans les grands escaliers de marbre la statue du mécène de l'école, Constantin Zappas, et détruisit non seulement bancs, piano et salle de réception mais aussi détériora grandement les fresques qui décoraient l'intérieur de l'école. 4.340 établissements grecs furent saccagés et détruits. 2.600 maisons grecques se trouvèrent dans l'oeil du cyclone et furent abandonnées à l'ire et à la rage de la foule. Les bureaux et les presses de trois grands journaux grecs de Constantinople furent totalement détruits.

La foule alla deux fois aux bureaux d'Olympics Airways, rue Tzoumhouriet de Elmada. La première fois il y avait une puissante protection des bureaux et les <<manifestants>> furent obligés de repartir, provisoirement bredouilles, quand un des gardes leur dit qu'ils étaient venus trop tôt et leur conseilla de revenir plus tard.

En effet, la deuxième fois qu'ils y allèrent il n'y eut presque plus aucune protection des bureaux sauf celle du garde qui leur avait recommandé de revenir. Une fois qu'ils eurent détruit les bureaux et qu'ils n'eurent laissé presque plus rien debout, ils commençaient à partir quand le <<garde>> leur ordonna de détruire une publicité qui se trouvait à l'intérieur des bureaux d'Olympics Airways. Ils rentrèrent à nouveau dans les bureaux et quand ils les abandonnèrent, définitivement cette fois, ceux-ci offraient le spectacle d'un endroit bombardé.

Dans le cimetière grec de Sisli, un groupe de manifestants, aveuglé par la haine, deux heures durant, détruisit croix et tombes, creusa les plus récentes et déterra les corps pour les lacérer de coups de couteaux et les découper.

Au Pikridio byzantin, connu sous le nom de Haski, la relique de la néo-martyre* Sainte Argyris, qui se trouvait dans une châsse en argent, fut éparpillée dans les rues et il n'en resta plus rien exceptés quelques fragments calcinés.

À Thérapia, la cathédrale Thérapia - Dekra fut abandonnée aux flammes avec sa bibliothèque rare, d'une valeur inestimable. Le bâtiment historique de la cathédrale dans lequel, avant la révolution de 1821, avaient lieu les conférences secrètes avec les notables de la Ville et Papaphlessas, qui en tant que membre de la Société Amicale faisait halte à Constantinople sur la route d'Odessa, fut totalement détruit. Au dernier moment, le métropolite Iakobos s'évada grâce à l'aide d'un crypto-chrétien turc qui le cacha dans un sac porté par un âne.

Au Grand Réma, se trouvait la maison du métropolite d'Ilioupolis, Gennadios, qui était ce que le Phanar avait de mieux à mettre en avant : sociologue, historien, théologien et auteur très prolifique - une personnalité spirituelle qui parlait 7 langues différentes et rayonnait non seulement sur l'hellénisme de la Ville mais sur l'ensemble des chrétiens où qu'il se trouvât. En raison justement de sa valeur, il était une cible prédestinée. La foule entra dans sa maison et quand elle le trouva à l'étage, elle le brutalisa et le jeta dans les escaliers où il déboula jusqu'au rez-de-chaussée. La foule détruisit avec fureur tout ce qui se trouvait dans la maison ainsi que la riche bibliothèque que s'était constitué Gennadios. Par la suite, ils le traînèrent dans la rue en poursuivant leurs mauvais traitements jusqu'à le laisser inconscient. Le métropolite d'Ilioupolis, Gennadios mourut trois jours après les évènements.

Au monastère de la Source de Vie, connu sous le nom de Balouklotissa, les policiers et le gardien de nuit, supposés le garder, conduisirent la foule à la destruction et au saccage de ce lieu historique. Et les trois moines qui se trouvaient au monastère la nuit du 6 septembre furent soit tués soit torturés.

Le moine Chrysanthos Martas, âgé de 90 ans, trouva une mort tragique dans les flammes du feu qu'ils allumèrent pour le brûler. Le supérieur, évêque de Pamphilie, Gérassimos, âgé de 60 ans, fut torturé et gravement blessé à la tête. Le prêtre Évanguélos, âgé de 35

ans, fut frappé et torturé. La foule exigeait sa crucifixion qui finalement ne se fit pas, car les manifestants voulaient savourer une crucifixion lente et sadique, mais comme ils tardèrent trop, la loi martiale, proclamée à minuit, les rattrapa et ils eurent peur de ses conséquences.

Les tombes du Patriarcat et les reliques des grands hommes de la Nation qui, à partir de 1850 étaient placées dans l'enceinte du monastère, furent détruites de manière cannibalesque. Les tombes du Patriarcat furent ouvertes et les ossements des morts furent éparpillés dans les rues.

21 usines grecques furent totalement détruites. Les machines et les outils de toutes celles qui étaient au bord du Bosphore furent jetés à la mer.

110 restaurants et hôtels grecs furent saccagés, détruits ou abandonnés aux flammes, de même pour les 27 pharmacies grecques.

Les viols de femmes de cette nuit, indépendamment de leurs âges, sont estimés à plus de 200, tandis que le nombre final de morts qui dépassa 20 est resté inconnu, bien que les instructions données interdisaient les meurtres.

Parmi les centaines de récits de viols, certains avaient vraiment bouleversé la minorité grecque.

À Ortakioi, un groupe de manifestants <<arrêta>> une femme vêtue de noir qui avait eu la malchance de croiser leur chemin. Après que plusieurs d'entre eux se soient successivement <<divertis>> avec la malheureuse femme, ils l'abandonnèrent ensanglantée et inconsciente. Quand on le retrouva vivante le lendemain et on l'amena à l'hôpital l'on constata qu'elle avait perdu la raison.

À Tataula, dans une maison de chrétiens, deux filles orphelines attendaient leur père remplies d'anxiété. Au lieu de leur père, qui travaillait au Bosphore et qui ne put revenir à temps, apparurent les hordes de manifestants qui après les avoir violées, les laissèrent en sang. Quand le malheureux père revint à la maison, il subit un tel choc qu'il se pendit.

À Géni Séhir, le célèbre porteur surnommé <<Gorille>> en raison de son visage repoussant grêlé par la syphilis, viola une petite fille de 8 ans sous les encouragements de la foule. La petite fille qui survécut, porte pour le reste de sa vie le traumatisme de cette nuit cauchemardesque.

Deux femmes, Zinovia Haritonidou et Assiménia Parapantopoulou, sont décédées à la suite de leurs viols dans la nuit du 6 septembre 1955.

Des autres morts du pogrom de septembre, quelques uns des noms qui furent connus étaient ceux de Olga Kimioglou, 80 ans, piétinée par la foule dans le golfe de la Corne, de Georges Korpova, d'Emmanuel Tzanéti et de Nicolas Karamanoglou.

Je m'en souviens, comme si c'était aujourd'hui, de cette nuit d'enfer et de terreur, où nous étions serrés sur la terrasse de notre maison à attendre notre tour avec angoisse. En effet, vers 11 heures, la vue remplie de fumées et de feux que nos yeux apercevaient en tout point de l'horizon, fut complétée par des cris terrifiants <<Mort aux giaours !>>, <<Mort aux giaours !>>.

Les cris s'approchaient dangereusement.

Ma mère fit son signe de croix. <<Jésus-Christ vainc et éloigne tous les maux>> murmura-t-elle entre ses lèvres qui tremblaient de peur.

Inconsciemment nous fîmes, tous, notre signe de croix et murmurâmes les mêmes paroles.

La foule s'approchait.

Notre maison se trouvait dans une rue en pente qui se nommait <<Enli giokous>>. En haut de la rue, à l'angle de la grande rue <<Kalioutzou koulouk>> se trouvait en sous-sol et au rez-de-chaussée, le grand entrepôt <<KRYSTAL>> d'objets ménagers. Cet entrepôt appartenait à un grec. Il subit l'attaque furieuse de la foule qui transforma l'entrepôt en champ de bataille. Quelques objets de l'entrepôt, qui avaient été jetés dans la rue, roulaient et arrivaient jusqu'au seuil de notre maison.

Le bruit des objets détruits avec les cris de la foule créaient une image et une atmosphère cauchemardesques. Les destructions étaient accompagnées des cris <<aujourd'hui votre bien, demain votre tête !>>. Quand la destruction et le saccage de <<KRYSTAL>> furent complets la foule se déplaça vers notre maison.

Le chef des manifestants, qui tenait les listes de sa zone de responsabilité, s'arrêta devant notre maison.

- Dans cette maison habitent des giaours ! Ce sont des infidèles qui torturent nos frères à Chypre et mettent des bombes dans la maison paternelle de notre père à tous, Kemal Ataturc !

Cette voix m'accompagnera toute ma vie jusqu'à mon dernier souffle. Sa haine et sa passion étaient des profonds coups de couteaux dans nos âmes sensibles.

En criant, la foule commença à jeter les premières pierres sur la porte, Nous étions tous glacés de terreur. Notre respiration n'était audible pas même de nous-même.

- Arrêtez ! entendit-on, tout à coup, d'une voix connue du bâtiment d'en face.

À la porte de la terrasse d'en face avait fait son apparition la femme du fameux Pope-Eftim qui habitait en face.

Le Pope-Eftim était un personnage obscur et haï des grecs qui le considéraient comme un homme de main des turcs.

Il avait organisé l'«église orthodoxe turque». L'église orthodoxe grecque l'avait excommunié et tous les grecs le considéraient comme un traître, évitant, si cela était possible, même son bonjour. Sa femme, qui devait dépasser les 130 kilos, apparut au dernier moment à la terrasse de leur maison qui se trouvait exactement en face de chez nous.

La foule qui savait bien qui était le Pope-Eftim eut un temps d'arrêt.

La femme du pseudo-pope parla d'une voix assurée.

- Je vous prie de partir d'ici, car dans cette maison où habitaient avant des giaours, demeurent maintenant des gens tranquilles qui aiment, comme vous et moi, la Turquie.

Notre angoisse était à son paroxysme. Nous n'avions pas le courage de faire le moindre mouvement ni avec notre corps ni même avec les yeux.

- Tu es sûre abla (soeur) ? dit la voix incrédule du chef du groupe de manifestants.

- Je suis sûre que vous savez qui je suis, dit la voix de la grosse femme du pseudo-pope.

- Bien sûr que nous savons qui tu es, répondit le chef.

- Eh bien alors vous devez savoir que je suis terriblement dérangée quand on doute de mes propos. Partez donc d'ici en vous contentant de ce que je vous ai dit.

Après une brève hésitation, qui nous parut un siècle, le chef cria :

- Allons-y ! Nous avons encore beaucoup de travail devant nous !

La foule suivit. Ils s'éloignèrent de notre maison tout en criant <<Mort aux giaours !>>, <<Mort aux giaours !>>.

Nous restâmes à nos places comme des statues de sel jusqu'à ce que le dernier homme de la foule ait tourné au coin de la rue d'en bas.

Les maisons des grecs qui vivaient dans la banlieue de Constantinople subirent cette nuit de plus grands dégâts en comparaison des dégâts subis par les maisons des grecs qui se trouvaient dans le centre de Constantinople.

Deux des faubourgs où la colère des turcs éclata avec une brutalité particulière furent le Chryssokéramo (Tségélkoï) sur les rives du Bosphore et l'Eptapyrgio (Gédi Koulé).

À Chryssokéramo habitait Apostolos Nikolaïdis avec sa famille - sa femme Euterpe et ses deux enfants : Domna et Miltos. Des connaissances familiales dont la mésaventure nous bouleversa tous. Tôt dans l'après-midi, quand avait déjà circulé l'information sur le déroulement de la manifestation anti-hellénique place Taxim, Apostolos Nikolaïdis quitta son magasin à Karakoï et en prenant le bateau de ligne se précipita chez lui à Géni Mahala (Nouveau quartier) de Chryssokéramo.

C'était une maison à deux étages qui appartenait à Stéphanos et Tarsis Sarantidès. Une fois bien fermées les portes et les fenêtres de la maison, la famille Nikolaïdis d'une part se rassembla dans la petite cuisine qui se trouvait au fond du deuxième étage de la maison, et d'autre part les propriétaires de la maison montèrent à la terrasse qui se trouvait au-dessus du deuxième étage. En face de la maison il y avait un lampadaire qui éclairait la rue et un terrain vague dans lequel, le jour précédent, Apostolos Nikolaïdis avait mis un petit chargement de charbon qui devait aller dans la cave de la maison pour l'hiver. Par la suite ils éteignirent toutes les lumières de la maison et toute la famille Nikolaïdis se regroupa autour de la radio pour écouter les dernières nouvelles. Soudain, ils se rappelèrent qu'ils

conservaient dans la maison un petit drapeau grec qu'ils décidèrent, pour des raisons de sécurité, de faire disparaître. Ainsi, à l'aide d'alcool, ils brûlèrent le petit drapeau grec. Plus le temps passait et plus leur angoisse et leur inquiétude grandissaient. La radio turque commença à retransmettre des nouvelles sur les méfaits qui avaient lieu. Toute la famille se figea quand elle commença à entendre clairement le bruit des maisons détruites dans le bas du quartier et les cris de la foule.

Le ménage de chaque maison grecque se trouvait éparpillé dans les rues et sur les trottoirs dans un bruit cauchemardesque que faisaient la foule et les objets détruits.

À l'intérieur de l'église du village tout avait été laminé, en particulier les tableaux de l'école grecque encore couverts par la dernière leçon de la journée se trouvaient déjà dans les rues.

Le cercle se resserrait de plus en plus autour de Géni Mahala où se trouvait la maison de la famille Nikolaïdis, quand soudain Apostolos Nikolaïdis sauta de joie en entendant à la radio que la loi martiale avait été proclamée. Il était minuit.

- J'espère que nous sommes sauvés ! dit-il à sa famille. Puisque la loi martiale a été proclamée, ils devraient s'arrêter !

Il se glissa hors de la petite cuisine et regarda dans la rue par la fente de la fenêtre. Il tendit son oreille pour voir quand diminuerait l'intensité du bruit des destructions et des cris de la foule. Alors il entendit le bruit d'une jeep qui s'approchait et il vit, par la fente de la fenêtre, une jeep de la police s'arrêter devant la maison et couper son moteur. L'espoir de l'arrivée de la police pour les protéger, grandit en lui. Cependant, simultanément son intuition réagissait négativement.

Il attendit immobile, immobile comme la jeep de la police et ses passagers. Les destructions bruyantes se poursuivaient avec la même intensité sans le moindre indice de baisse et encore moins d'arrêt.

Soudain, la jeep de la police redémarra et disparut de la même manière étrange qu'elle était arrivée.

Quelque temps après, les cris de la foule devinrent plus intenses, les bruits s'approchèrent. Apostolos Nikolaïdis retourna dans la petite cuisine.

- Il semble qu'ils détruisent l'épicerie de Giovanni et la maison de Yannis Vlastou.

Les deux étaient très près d'eux.

La première pierre tomba dans un bruit assourdissant emportant des débris de la fenêtre à l'intérieur de la maison. La foule meurtrière, en poussant des cris terrifiants, commença à lancer des morceaux de charbon, qui se trouvaient dans le terrain d'en face, sur les fenêtres et les portes de la maison.

Paralysée par la terreur, la famille d'Apostolos Nikolaïdis voyait sa maison se remplir de morceaux de charbon qui entraient par les fenêtres brisées. La moitié de la quantité de charbon qui avait été transportée le jour précédent, se trouvait à présent dans leur maison.

Une étincelle aurait suffi à les brûler comme des cierges. Soudain la vague de la foule commença à s'éloigner de la maison en criant : <<aujourd'hui, votre bien ! Demain, votre tête !>>, <<aujourd'hui, votre bien ! Demain, votre tête !>> ,

Une demi-heure de dangereuse accalmie s'écoula. Tous avaient le sentiment d'être assis sur une bombe dont la mèche avait pris feu.

C'est exactement à ce moment qu'on entendit, à l'extérieur de la maison, une voix appeler sur un ton complice Apostolos Nikolaïdis.

Tout de suite, ils reconnurent la voix de leur voisin turco-pontique.

Apostolos-éfendi ! Apostolos-éfendi ! Descendez et venez vous cacher chez nous ! Vous serez plus en sécurité là-bas ! Là-dedans vous êtes en danger ! Ils vont venir à nouveau !

Toute la famille se regarda avec l'angoisse et le désespoir peints sur son visage. La femme du turco-pontique était une crypto-chrétienne. Tous les dimanches elle allait très tôt à l'église, allumait un cierge et repartait sans sortir un seul mot de sa bouche.

Elle avait dû demander à son mari de protéger les familles chrétiennes. Mais par ailleurs on ne pouvait avoir confiance en personne dans de telles circonstances. Apostolos Nikolaïdis mit son doigt sur sa bouche, faisant signe de ne pas parler. Le turco-pontique renouvela son offre encore deux fois, puis disparut.

Les bruits de razzias turques sur les maisons grecques continuaient avec une intensité inchangée.

Une demi-heure environ s'écoula dans un calme inquiétant quand une nouvelle vague de turcs, qui sous l'influence de la foule s'étaient transformés en bêtes à forme humaine, commença à s'approcher.

Apostolos Nikolaïdis, cloué à la fente de la fenêtre, vit la foule s'approcher à nouveau. Son espoir grandit pour la deuxième fois au cours de cette nuit quand il eut la certitude que le chef de la foule était Biletci Kemal. Il s'agissait de l'homme qui vendait les billets du bateau qui faisait l'itinéraire entre Tsérgélkoï et Karakoï. Et aussi de l'homme qui devait sa vie à Apostolos Nikolaïdis. Il avait souffert d'une grave affection à la tête et avait été sauvé grâce à la glace que lui procurait continuellement Apostolos Nikolaïdis - le seul à avoir un frigidaire, à l'époque, dans toute la région.

Voyant qu'à la tête de la foule se trouvait un homme qui avait une si grande dette envers lui, Apostolos Nikolaïdis pensa faire ce qu'avait fait un pope de l'église de Beykoz quelques jours auparavant : il était sorti à l'entrée de l'église, en tenant un drapeau turc à la main, et, dans un turc parfait, avait persuadé les gens réunis pour détruire l'église que rien ne les séparait des grecs.

Sans perdre de temps, il descendit au rez-de-chaussée, prit un drapeau turc qui était toujours disponible en cas d'urgence et, ouvrant la porte de la maison, se trouva devant la foule.

Dans la maison, tous retinrent leur respiration. Un silence grave rendit muets les manifestants en colère. Marchant sur les morceaux de charbon, les et les bris de verre qui lui coupaient ses minces chaussures blessant ses pieds et tenant, toujours, le drapeau turc, Apostolos Nikolaïdis trouva le courage de s'adresser à la foule réunie.

- Moi, Apostolos Nikolaïdis, je suis né, comme vous tous, dans ce pays. Mes parents, comme les vôtres, sont eux aussi nés ici. Ainsi que mes grands-parents. J'ai, comme vous tous, la nationalité turque. J'ai fait mon service, comme vous tous, dans l'armée turque. Et même, pas une, ni deux, mais trois fois !

Apostolos Nikolaïdis s'arrêta un instant, essoufflé. Un silence absolu régna subitement comme si un main invisible avait immobilisé la foule, auparavant, en colère. Sa voix se fit entendre de nouveau, claire, puissante, dans un turc parfait :

- Je n'ai aucune relation avec Chypre, je n'ai aucune relation avec ce qui se passe là-bas ou ailleurs. Moi, je vis ici comme vous. Il n'y a donc rien qui justifie la destruction de notre maison. D'ailleurs je crois moi aussi, comme vous, en Dieu. Et dans nos religions,

l'injustice est un grand crime. Pour toutes ces raisons je vous demande de partir tranquillement, sans provoquer d'autres dégâts et sans oublier que ma famille et moi-même, comme vous, nous appartenons à ce pays.

Le silence mortel qui suivit dura quelques secondes. Une voix, remplie de haine et de fanatisme, trancha le silence comme un couteau coupant :

- Que fait donc le drapeau turc dans les mains de ce giaour ?

Quelques manifestants qui étaient les plus proches d'Apostolos Nikolaïdis, comme s'ils attendaient la plus petite occasion, se jetèrent sur lui. L'un d'eux, tenant une matraque, s'approcha de lui par derrière et lui asséna, de toutes ses forces, un coup derrière la tête. Au moment où Apostolos Nikolaïdis s'effondrait à terre, inconscient, une voix sauvage, comme si elles sortaient des entrailles d'un animal blessé, couvrit les cris de la foule :

- Kemal abi ! Babami olduruyorsunuz !

(Oncle Kemal ! Vous tuez mon père !)

La voix sauvage, qui appartenait à Miltos Nikolaïdis, âgé de 15 ans, agit comme si elle avait mis sous haute tension toute la foule. Tous s'immobilisèrent. Ils offraient le spectacle d'un enfant que ses parents avaient surpris en train de faire une bêtise. Le chef de file regarda autour de lui, incapable d'agir :

- Allez, partons d'ici ! ordonna-t-il en faisant un geste caractéristique.

La foule, après une petite hésitation, lentement commença à partir. Dès qu'elle s'éloigna un peu, elle recommença à crier des slogans et à renouveler son fanatisme pour les prochaines cibles grecques.

Euterpe Nikolaïdis et ses deux enfants coururent vers le blessé, et en le traînant, le ramenèrent dans la maison remplie de morceaux de charbon. Ils fermèrent de nouveau les portes, du mieux qu'ils purent, et se regroupèrent autour du blessé. De sa tête et de ses pieds coupés par les bris de verres, coulait du sang. Les minutes s'écoulaient lentement, torturantes. Le danger d'une nouvelle attaque était grand. Euterpe Nikolaïdis prit soin de son mari, telle une infirmière. Quand, un moment plus tard, Apostolos Nikolaïdis revint à lui, il demanda de rassembler quelques vêtements indispensables afin de partir de Tarla-basi dès qu'il ferait jour. Dans le centre de la ville, dans les maisons où habitait plus de monde, c'était plus sûr. Et il y avait de

nombreux parents et de connaissances qui les hébergeraient volontiers.

Jusqu'à l'aube du jour suivant qui conclut cette nuit de la Saint - Barthélémy la famille d'Apostolos Nikolaïdis resta continuellement sous pression, avec les oreilles et tous les sens tendus.

Dès qu'il fit enfin jour ils commencèrent à se préparer.

- Nous ne devons pas transporter de valises ! dit Apostolos. Nous serions pris pour cible et ils croiraient que nous les avons remplies en saccageant des maisons. Nous allons tous enfiler quatre sous-vêtements et nous prendrons à la main le moins de choses possible. Nous partirons par l'un des premiers bateaux pour Karakoï et ensuite, à pied, nous monterons à Péra.

Ils commencèrent à clouer des planches sur les fenêtres de la maison de façon à les couvrir toutes. Ensuite ils décidèrent de partir, non pas tous ensemble, mais deux par deux. Apostolos avec sa fille et Euterpe avec son fils. Sur la route jusqu'à l'embarcadere, la terreur était présente dans l'atmosphère. Les turcs, très heureux des dommages qu'ils avaient occasionnés aux giaours, se réjouissaient.

<<Dun seker bayrami, bugün kurban bayrami>>, (<<hier nous avons la fête du gâteau, aujourd'hui nous avons la fête du sacrifice>>), disaient-ils aux grecs apeurés dès qu'ils les voyaient partir. De cette façon c'était comme s'ils leur disaient <<hier nous avons saccagé vos biens, aujourd'hui nous prendrons vos têtes>>. Ils voulaient s'assurer que personne n'oserait revenir à Tséngélkoi, dans cette atmosphère de menaces et de terreur. Comme ce fut le cas pour la famille Nikolaïdis. Après la nuit du 6 septembre 1955, elle ne remit plus jamais les pieds dans sa maison. Elle déménagea, en toute hâte, dans le centre de Constantinople jusqu'à être obligée de quitter la Turquie quelques années après.

Quelques mois après cette nuit, Apostolos Nikolaïdis souffrit soudain d'amnésie. Le coup reçu à la tête lui provoqua un immense problème dont il ne put jamais se défaire malgré deux importantes interventions à la tête. Durant certaines périodes il ne se rappelait pas qui il avait vu ou ce qu'il avait dit, quelques secondes auparavant. Durant des années entières il constitua le souvenir vivant de cette nuit de septembre 1955.

Le plan organisé de la destruction des biens des grecs de Constantinople dura environ 6 heures.

À minuit, une fois que les groupes parfaitement organisés eurent presque achevé leur oeuvre, le gouvernement turc eut la satisfaction de proclamer la loi martiale dans une ville abandonnée aux flammes. Presque l'ensemble des biens grecs fut détruit. La population grecque fut terrorisée. Les menaces de mort, pour tous ceux qui avaient survécu, étaient sensibles dans l'atmosphère. Leur cible fut mortellement blessée. L'hellénisme de Constantinople ne devait jamais se remettre du coup de cette nuit. Petit à petit des caravanes entières de grecs quittaient la Régente pour sauver au moins leur vie.

La fuite des grecs de Constantinople prit les dimensions d'une épidémie. Des villages entiers, des faubourgs très peuplés de grecs commencèrent à se clairsemer. Les églises autrefois remplies non seulement à l'intérieur mais aussi dans leur cour se désertifièrent. Les écoles, au fur et à mesure, se retrouvèrent sans élèves et commencèrent à fermer l'une après l'autre.

Un peu après les événements de septembre, l'étudiant turc Oktai Egin, qui avait transporté la bombe au consulat turc de Thessalonique, fut arrêté par la police grecque.

Quand il fut libéré le 15/06/1956, il se réfugia en Turquie où il fut reçu en héros national. Le journal turc, soi-disant sérieux, << Cumhuriyet >> l'embaucha pour traduire les nouvelles et les commentaires de la Station Radiophonique d'Athènes, et par la suite il devint le directeur de la police d'Ankara.

Trois jours après les événements du 6 septembre 1955 le chef de l'opposition turque, Ismet Inonu, déclara avec une clarté provocante, au centre du Parti Populaire dont il était le chef :

<<C'est très bien que notre parti ne se soit pas impliqué dans ces événements, pourtant ces manifestations étaient une action nationale très bien organisée et utile pour nettoyer notre pays de l'élément grec qui est un cauchemar.>>

Cinq années plus tard, quand le putsch militaire renversa le gouvernement d'Adam Médérés, il fit le procès de Platis (20/10/1960 - 05/01/1961), où le premier ministre Adam Médérés et le ministre des affaires étrangères Fatin Roustou Zorlou furent jugés coupables, entre autres, de l'organisation et de l'exécution des vandalismes du 6 septembre 1955.

Quatre semaines après les événements, le village Guiorzé d'Asie mineure duquel provenaient la plupart des manifestants lazis, fut

totallement détruit par un grand incendie, tandis que les autres villages, qui participèrent eux aussi à la razzia, furent littéralement rasés par un puissant séisme.

5

Le matin du 16 juillet 1964 mon père fut expulsé de Turquie. Nous attendions avec angoisse les nouvelles qu'il nous envoyait durant les semaines qui s'écoulèrent jusqu'à septembre.

<<Je suis arrivé, je suis bien. Je suis allé à Pangrati et j'y ai trouvé Maritsa et Yannis. Que ces gens soient bénis, ils m'ont aidé dès le premier instant. Leur fille unique, Jenny, a l'âge d'Angéliki, ainsi notre petite aura une amie pour compagnie quand vous viendrez auprès de moi.>> disait sa première lettre.

<<J'ai trouvé un petit appartement dans la rue Kononos, en face de l'endroit où habitent Yannis et Maritsa. C'est une belle maison à deux étages dont la propriétaire est une institutrice, originaire d'Asie Mineure. C'est un peu cher, mais au début nous n'aurons que le loyer. Les meubles et le luxe ne sont pas utiles pour le moment. Je vous préviendrai dès que je serai prêt. Faites tous attention. Ayez des yeux tout autour de la tête.>> nous disait-il plus tard.

Nous dévorions avec enthousiasme ces lettres sobres et laconiques. Nous comptions les jours jusqu'à recevoir le signal de départ.

Tout autour de nous c'était le chambardement de la fuite. Des connaissances familiales, des amis d'enfance se dispersaient aux quatre coins de l'horizon. Kyriakos et Anna, des amis intimes de mes parents, avec leurs deux filles, Eulalia et Évanguélia, partiraient pour Vancouver au Canada. Que de larmes, quelle tristesse eut ma soeur, qui perdait sa meilleure amie, Eulalia.

D'autres encore se préparaient pour l'Australie. La plupart bien sûr partaient pour la Grèce, qui était la destination la plus naturelle et la plus hospitalière.

Comme mon camarade de classe au collège, Georges Vakadimas, qui partirait lui aussi à Athènes avec ses parents. Tous avaient la nationalité turque et les turcs appliquaient dans ces conditions, un déracinement d'une manière plus <<indirecte>> : l'obligation de fuir à cause des conditions insupportables d'oppression, de la terreur, de l'absence de libertés et des menaces dans un climat de racisme intense. Ainsi la famille Vakadimas avait peur de rester en Turquie, et avait décidé, comme des milliers de grecs de Constantinople <<forcés>> d'abandonner pour toujours leurs maisons paternelles. Je me rappelle que quand j'ai dit au revoir à mon ami, Georges Vakadimas, je n'avais pas été triste - au contraire j'avais sauté de joie, car j'avais appris que dans quelques semaines il viendrait lui aussi à Athènes. Avec le peu que je connaissais d'Athènes je lui avais donné rendez-vous le 15 décembre, à 5 heures de l'après-midi, à Zappio. Comment aurais-je pu savoir que Zappio était un immense endroit où une demi-journée est nécessaire pour en faire le tour.

Le dernière phase du plan turc pour la déshellénisation de Constantinople était en pleine action. Des centaines de maisons grecques étaient en plein chabardement.

Il en était de même pour notre maison qui était sans dessus-dessous. Après les événements de septembre 1955, nous avons déménagé dans une maison à deux étages à <<Kordéla sokak>> près de Taplabasi. Nous vivions au rez-de-chaussée et nous utilisions aussi un grand sous-sol. À l'étage supérieur habitait monsieur Kléopas avec sa soeur. Un instituteur qui à la suite d'une maladie se trouva dans une chaise roulante pour plus de deux décennies. La maison était une propriété grecque d'un certain Ioannidis.

Dans cette maison qui était sans dessus-dessous, ma mère essayait de trier ce que nous devions à tout prix prendre avec nous. Des vêtements, des draps, quelques couvertures. Naturellement nous ne pouvions emporter certaines choses car elles avaient été consignées.

Il y avait aussi des choses qu'ils ne nous laissaient pas prendre. Celles-ci furent rassemblées avec précaution et données à l'église. Un chrétien en aurait certainement besoin.

Ma mère rangeait dans une grande malle les choses indispensables que nous devions emporter. Une à une elle en remplissait la malle.

- Nous verrons de cela, ce que ces bêtes à visage humain nous laisseront prendre ! disait ma mère.

En effet, les Jeunes Turcs, après avoir consigné les biens meubles et immeubles de leurs victimes, effectuaient une dernière dilapidation éclatante avec ce qui restait à ceux qu'ils expulsaient.

Il était connu de ceux qui abandonnaient leurs domiciles qu'à la douane avait lieu le dernier acte du saccage, que j'ai d'ailleurs vécu moi-même.

Le mois d'août se terminait quand nous reçûmes la dernière lettre de mon père.

<<Je suis presque prêt pour vous recevoir. J'ai finalement loué l'appartement dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre. La vie est difficile ici, à Athènes. L'argent est plus difficile à gagner, mais Dieu est grand. Celui qui n'a pas peur du travail n'est jamais perdu. Je travaille comme journalier dans les installations électriques des bâtiments. Quelle déchéance, vous allez me dire ?* Mais on s'en sort non? Le travail n'est pas une honte. J'ai rencontré la famille de Sidéris et Évanguélia. Ils ont trois enfants et le plus grand est une fille, Eugénie, de l'âge de notre Angéliki. Elle aura donc de la compagnie et elle ne doit pas pleurer, comme je l'apprends. Soyez prêts, dès que je réserverai vos places, à l'agence d'Athènes, ils vous préviendront du jour de votre départ. Faites tous attention ! Bonnes retrouvailles !>>

Nous étions dans une perpétuelle angoisse en attendant le jour du départ.

À partir de la mi-août, le gardien de l'immeuble d'à côté, tous les deux ou trois jours, frappait à notre porte et nous demandait quand nous allions partir. Il nous disait qu'il avait <<acheté>> la maison et qu'il voulait déménager sur le champ. Cet homme avait toujours été poli et souriant envers nous. Jusqu'au jour où il apprit que mon père allait être expulsé. C'est à partir de ce moment qu'il avait commencé à nous espionner avec l'oeil du rapace à qui tarde de dévorer sa proie.

Nous n'osions pas demander quand et comment il avait acheté la maison. Ma mère lui répétait continuellement que nous attendions d'heure en heure le signe pour partir. Il partait pour revenir le lendemain ou au plus tard le surlendemain. Nous avions peur qu'il nous arrive un malheur ces derniers jours.

L'après-midi du jour où nous avons reçu la dernière lettre de mon père, monsieur Kléopas, l'instituteur handicapé de l'étage supérieur, demanda à parler à ma soeur et moi. C'était quelque chose que nous ne pouvions lui refuser. Son visage marqué et son allure

impressionnante provoquait toujours de la peur en nous. Pourtant, en lui se cachait un coeur sensible.

Ma soeur, plongée dans la mélancolie et dans l'incertitude, n'avait pas le courage de bouger. Aussi je suis monté seul. Sa soeur, mademoiselle Alexandra, qui avait consacré sa vie à l'handicapé, me reçut en chagrin :

- Qu'allons-nous advenir sans votre vivacité, sans vos voix pleines de vie ? me demanda-t-elle et me conduisit dans la pièce où se trouvait monsieur Kléopas.

Assis sur sa chaise roulante à l'endroit où le mur faisait une avancée vers la rue, devant la fenêtre, qui offrait généreusement une belle vue sur toute la rue, monsieur Kléopas fit un geste de la main en montrant le canapé.

- Assieds-toi ! Assieds-toi ! me dit-il.

Sa voix était puissante comme si elle sortait avec force de ses entrailles, et ce malgré ses 70 ans.

- Mon cher enfant, avant que tu ne partes en Grèce, je voudrais te dire certaines choses que l'on ne peut t'apprendre à l'école ni te les dire sans risquer sa vie. C'est dommage que ta soeur ne soit pas là pour écouter, mais quand vous serez en Grèce, tu devras les lui dire, toi.

Sa soeur nous offrit une confiserie* et deux verres d'eau. La chambre était petite, avec une table pour quatre personnes, un canapé et quelques chaises. Le plancher était décoré d'un grand tapis et aux murs étaient accrochées de nombreuses photographies encadrées.

- Les turcs, mon cher enfant, sont un peuple barbare. Comme une bête sauvage ou un rapace déchire sa proie, dès qu'il l'a attrapé, de même le turc a la sauvagerie et la dureté d'un fauve de la jungle. Il a une passion inassouvie pour le pillage, et une passion permanente pour le saccage. Telle est la nature du turc, depuis qu'il existe, tant qu'il existera.

Les turcs sont originaires des peuplades nomades mongoles et chinoises. Quand ils se déplacèrent vers l'occident, une partie de ses tribus s'islamisa. Cependant leur psychologie demeura toujours celle d'un rapace. En 1037 après Jésus-Christ ces tribus nomades établirent leur propre empire et s'étendirent en Irak, en Syrie et jusqu'en Palestine. Une partie d'entre elles s'établit à l'intérieur de l'Asie Mineure créant ainsi un sultanat, avec Ikono pour centre. C'est

précisément de ces nomades que proviennent les turcs ottomans. De 1300 à 1600, durant ces 300 ans l'empire ottoman se maintint par les armes, la violence, le sang et la destruction. Le prophète Mahomet avait dit que lorsqu'un turc a faim il s'intéresse à la capture et au vol. Les turcs, une fois islamisés, rejetèrent les arabes et firent de grands dommages à la religion islamique. Ils l'abâtardirent et l'éloignèrent de ses principes de base qui sont spirituels et non matériels. Ils détruisirent la source la plus ancienne et la plus remarquable de l'islamisme, la bibliothèque de Bagdad. Ils mirent à mal, de manière misérable, la religion de l'Islam et devinrent la cause de l'arrêt de son évolution parmi les masses de la population arabe, sur des bases authentiques.

Al Mukafta, personnalité spirituelle par excellence de l'ensemble de l'Islam, qui vécut au huitième siècle, écrit à propos des turcs qu'ils étaient nés uniquement pour attaquer tels des animaux sauvages chaque peuple et pays afin de capturer et de survivre.

Le poète et l'écrivain le plus célèbre de l'Islam, Saadi, 160 ans avant que Mehmet le conquérant ne s'empare de Constantinople, écrivait que les turcs étaient une race sanguinaire, avec les caractéristiques du loup qui sème la terreur.

Au cours des 300 années durant lesquelles les turcs ottomans établirent l'empire ottoman, toutes les populations qui vivaient sous leur joug, furent plongées dans l'obscurité.

C'est à cette époque que les turcs, afin d'islamiser les populations qui vivaient dans les lieux qu'ils avaient conquis et de créer un corps de gardes dévoués à chaque sultan, appliquèrent l'horrible système du rapt des enfants <<infidèles>>. Ce système n'était rien d'autre qu'un recrutement militaire forcé des jeunes chrétiens, qui étaient soumis à une éducation religieuse et militaire très dure ; la fin de laquelle était la création d'hommes ayant un grand fanatisme religieux, une discipline et une obéissance aveugle envers les supérieurs.

Les enfants que les turcs séparaient par la force de leurs parents avaient généralement un âge compris entre 6 et 14 ans.

En 1601 le sultan Mehmet III, dans un firman* qu'il envoya aux commandants du corps des janissaires* décrivit le mode de recrutement des <<jeunes enfants d'infidèles, bien membrés, bien faits et aptes à la guerre>>. Et il ne manqua pas de signaler dans ce firman que si les parents des jeunes infidèles refusaient de remettre leurs enfants aux janissaires alors ils devaient être pendus sur le

champ et leurs corps devaient être accrochés à la porte de leur maison.

En 1453 lorsque Mehmet le conquérant prit seulement Constantinople, la population grecque dépassait les 3.000.000 de personnes. Durant 500 ans les turcs fonctionnèrent avec l'unique art dont les avait doté la nature : la destruction et le rapt.

Quand la Grèce réussit, après la révolution de 1821, à établir l'État Grec libre et à rejeter le joug turc dans une petite partie de ses territoires la boulimie turque se réveilla à nouveau et prit conscience qu'elle ne pouvait tenir à l'infini dans les territoires qu'elle avait soumis, sans éliminer complètement les habitants ou sans les turquiser.

Ainsi furent à nouveau mis en place les expulsions, les massacres, l'islamisation forcée, les raptés avec pour trophées les plus belles jeunes filles de l'Hellénisme.

Cette histoire, mon cher enfant, se répéta malheureusement tout au long de notre siècle.

En 1895 le sultan Hamit commença les massacres des arméniens par Constantinople. Ainsi que me le disaient mes parents, de terribles choses eurent lieu à cette époque. Les turcs égorgèrent les arméniens, là où ils les trouvaient, dans les rues. La raison de cela était la rumeur que soi-disant les arméniens complotaient pour assassiner le sultan Hamit.

C'est à cette époque que fut établi l'accord germano-turc à l'occasion de la visite du Kaiser, qui mena, plus tard, la Turquie aux côtés des allemands au cours de la première guerre mondiale.

Entre-temps, et ce depuis 1889, se créait le noyau des Jeunes Turcs avec le mouvement qu'ils nommèrent <<Union et Progrès>> et qui promettait : Liberté, Égalité et Justice.

Le régime corrompu du sultan Hamit, afin de ne pas tout perdre devant la force montante des Jeunes Turcs, accepta de faire quelques compromis et signa, le 24 juillet 1908, un firman sur la révision de la Constitution. Il y eut des élections pour la reconnaissance de l'Assemblée ottomane et malgré la terreur, la présence grecque à l'Assemblée ottomane était particulièrement importante. Des 288 places de cette Assemblée, 26 furent conquises par des grecs.

Cependant le sultan Abdul Hamit ne voyait pas d'un bon oeil la restriction de ses pouvoirs dûs à la <<charité de Dieu>> et tenta de faire une contre-révolution le 13 avril 1909. Il échoua et perdit la tête, puisque les Jeunes Turcs l'exécutèrent en mettant le sultan-marionette Mehmet V comme chef de l'état ottoman.

Au début les idées de liberté, d'égalité et de justice que proclamèrent les Jeunes Turcs, donnèrent beaucoup d'espoirs aux millions d'habitants non turcs qui vivaient sous le joug des ottomans. D'ailleurs le fait que nombre des membres connus du mouvement <<Union et Progrès>> étaient inspirés par les idéaux de la Révolution française conforta ces espoirs.

Erreur pourtant. Très vite parmi les classes des Jeunes Turcs se détachèrent les éléments les plus extrémistes, les plus fanatisés et les plus nationalistes à la tête desquels se placèrent Mehmet Taalat Pacha, Enver Pacha, Cevit Pacha et Cemal Pacha.

Dès que les Jeunes Turcs stabilisèrent leur pouvoir, ils pensèrent que s'ils appliquaient les idées proclamées par les Jeunes Turcs libéraux, tous ceux qui vivaient sous le joug turc, se développeraient et obtiendraient un pouvoir économique et tôt ou tard demanderaient leur autonomie. Pour cette raison, ils décidèrent de résoudre ce problème par l'unique manière connue des turcs : l'islamisation forcée ou la mort. D'ailleurs les turcs se sont spécialisés durant des siècles entiers, à l'assassinat de populations essentiellement civiles. Ainsi Mehmet Taalat Pacha, le 10 août 1910, rendit publiques les décisions des Jeunes Turcs, qui furent fidèlement appliquées jusqu'à aujourd'hui et seront fidèlement appliquées quand ils en auront l'occasion dans 100 ans ou 1000 ans.

Ce nouveau début du plan d'élimination de tous les non turcs commença par la disparition et l'assassinat massif des personnalités les plus importantes des communautés chrétiennes. Le 11 octobre 1911 fut assassiné l'évêque de Grévéna, Émilianos.

Tout cela constitua la cause principale de la guerre balkanique, qui se déclencha un an plus tard. Cette guerre donna l'occasion aux Jeunes Turcs d'éliminer systématiquement la population civile en application de leur plan.

Après la fin de la guerre balkanique les turcs vaincus continuèrent l'application de leur stratégie barbare.

Le 14 mai 1914, Mehmet Taalat Pacha envoya des télégrammes secrets à tous les dirigeants politiques et militaires de la Turquie.

Le texte de l'un de ces télégrammes qui était destiné au gouverneur de Smyrne, Rahmi Bey, fut publié par le journal français <<Le temps>>, deux ans plus tard, le 29/7/1916.

Ce télégramme disait :

Au gouverneur de Smyrne Rahmi Bey.

Les grecs ottomans sont majoritaires dans la région, chose qui pourrait s'avérer dangereuse. De manière plus générale tous ceux qui vivent le long des côtes micrasiates, votre vilâyet* comprise, doivent être obligé à abandonner leurs maisons et être repoussés à Erzeroum, à Erzidzar ou ailleurs. Cela est absolument nécessaire pour des raisons politiques et militaires.

S'ils refusent d'abandonner leurs foyers alors vous donnerez des instructions à nos frères musulmans afin qu'ils les y obligent en utilisant tous les moyens légaux et illégaux.

De plus les grecs devront être obligés de signer une déclaration comme quoi ils partent volontairement et qu'ils laissent leurs maisons libres. Cela est absolument indispensable afin que nous évitions des problèmes politiques dans le futur.

Signature : Taalat Bey, Ministre de l'Intérieur, Hilmi, Directeur du ministère de l'Intérieur et Ali Riza, Chef du service correspondance.

Monsieur Kléopas s'arrêta un moment et but quelques gorgées d'eau. Mes yeux étaient grands ouverts et mon cerveau comme une éponge absorbait chacun de ses mots.

- Comme tu vois, mon cher enfant, et comme tu le constateras tout seul quand tu auras grandi un peu plus tard et quand tu liras attentivement tous les évènements écrits par l'histoire, les turcs étaient, sont et seront toujours un peuple barbare et rapace, qui demande tout le temps de nouvelles conquêtes territoriales. Les turcs ne savent que détruire. Comme ils n'ont jamais créé aucune sorte de civilisation, ils ne veulent l'existence d'aucune civilisation. Partout, ils détruisaient, saccageaient et brûlaient. Ils firent toujours de même, font de même maintenant et feront de même dans le futur tant qu'existera la Turquie. Car les turcs n'ont jamais eu le moindre intérêt pour les arts pacifiques. L'unique chose qui les a toujours intéressée ce sont les raptés et les conquêtes.

Dès que les télégrammes de Mehmet Taalat arrivèrent, l'oeuvre macabre des Jeunes Turcs commença. Quelques mois après, en juillet

1914, se déclencha la première guerre mondiale. Une occasion pour la Turquie qui créa les <<bataillons de travaux forcés>>. Ces bataillons exterminèrent plus de 400.000 grecs. En novembre 1914 la Turquie entre en guerre aux côtés des allemands. Au même moment elle élimine par les méthodes les plus inhumaines l'hellénisme de la Thrace orientale. Des milliers de familles sont expulsées de leurs maisons et se dispersent dans des dizaines de directions. Jusqu'au mois de mars 1915, c'est-à-dire 10 mois après le télégramme de Mehmet Taalat, 180 villages grecs furent abandonnés et 320 furent détruits dans les régions que les turcs considéraient comme sensibles.

Et ce fut de nouveau le tour des arméniens. Le régime d'Abdoul Hamit égorga 300.000 arméniens. Mais ils étaient bien plus nombreux. Les Jeunes Turcs qui proclamèrent les idées de liberté, d'égalité et de justice devaient faire quelque chose. Et ils le firent.

Le 16 septembre 1915 un télégramme signé par le chef des Jeunes Turcs, le monstre d'allure humaine, Mehmet Taalat, disait :

<<au gouverneur de la région d'Halep. Nous vous informons que le gouvernement a décidé l'extermination totale de la population arménienne qui vit en Turquie. Celui qui est d'avis contraire ne constitue plus un membre de la direction de l'État. On doit mettre fin à leur existence, sans aucune pitié pour les femmes, les enfants ou les personnes impotentes, indépendamment du fait que cette extermination soit considérée comme horrible. Ministre de l'Intérieur. Taalat Bey.>>.

Suivit alors le plus grand génocide, de sang froid, de l'histoire de l'humanité. En quelques mois, 1.500.000 âmes arméniennes furent assassinées sans pitié, comme l'avait ordonné Taalat, par des mains turques.

Dans leur histoire baignée de sang, les Jeunes Turcs se dépassèrent à cette occasion. 1.500.000 âmes furent égorgées par les plus inhumains bouchers du monde contemporain qui conquièrent, à juste titre, le titre séculaire du peuple le plus barbare.

Le premier ministre de la France, Clémenceau, devant l'inimaginable ampleur de ce génocide, dit que l'histoire mondiale n'avait d'autre exemple de crimes aussi horribles.

Monsieur Kléopas s'arrêta de nouveau, réellement ému, et but encore quelques gorgées d'eau avant de poursuivre.

- En 1916 et en 1917 la Turquie continua systématiquement l'élimination des populations non musulmanes. Mais la fin de la seconde guerre mondiale trouva la Turquie dans le camp des vaincus. La Turquie est littéralement démantelée. Le 4 juin 1918 avec la convention de Batoum, la Turquie reconnaît l'indépendance de l'Arménie.

Avec la défaite de la Turquie dans la première guerre mondiale la flotte alliée passa par le détroit des Dardanelles. En tête, le bateau de guerre grec, <<avérof>>. L'enthousiasme des habitants de la Ville en liesse, ce jour-là, était quelque chose d'indescriptible. Tous, à Péra et sur les côtes du Bosphore hissaient des drapeaux grecs. Un grand nombre d'entre eux, en barques, s'approchaient et embrassaient les fers du bateau de guerre <<avérof>>. Toute la nuit, la foule fêta et vécut de grands moments.

Plusieurs commencèrent à dire que l'heure était venue où se réaliseraient les légendes du roi pétrifié et du pommier rouge.

Le visage de monsieur Kléopas sombra dans une triste nostalgie.

- Que dise ces légendes, monsieur Kléopas ? demandai-je.

- À partir de 1071, mon cher enfant, date à laquelle les ottomans gagnèrent la bataille de Matzikev en Asie Mineure et commença les comptes à rebours de la destruction de l'empire byzantin, l'hellénisme d'Asie Mineure créa, avec l'instinct, qui ne se trompe jamais, d'un peuple qui voyait survenir le malheur, la légende du pommier rouge.

Suivant la légende, les turcs, alors qu'ils feraient le siège de Constantinople, par tous les moyens, vaincraient la défense des assiégés et commenceraient à l'emporter. Exactement à cet instant, grâce à l'intervention divine, les envahisseurs seraient contraints de fuir et seraient poursuivis jusqu'à Monodendri, c'est-à-dire le Pommier rouge.

Plus tard, lorsqu'eut lieu la prise de Constantinople en 1453, le dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue, disparut dans des conditions mystérieuses. Nombreux étaient ceux qui disaient qu'il était mort à la bataille, près de la porte Saint-Romain et le sultan fit fouiller les monceaux de cadavres mais sans aucun résultat.

Le cadavre de Constantin Paléologue ne fut jamais trouvé, et c'est un cadavre sans tête qui fut enterré, que l'on considéra comme celui de Constantin Paléologue car à ses pieds se trouvaient des sandales avec des aigles d'or dessinés, ce qui était une coutume impériale. Tout cela

créa le mythe du roi pétrifié, suivant lequel Constantin Paléologue ne fut pas tué au cours de cette bataille mais fut pétrifié et se trouve dans la Porte fermée de Sainte-Sophie jusqu'au jour où un ange du Seigneur le fera revenir à la vie et lui donnera son épée afin qu'il poursuive les envahisseurs turcs jusqu'au Pommier Rouge. Encore aujourd'hui, mon cher enfant, nombreux sont ceux qui disent qu'en approchant de la Porte fermée de Sainte-Sophie ils entendent des psalmodies et des hymnes sur le roi pétrifié. Ces mythes qui résistent au temps et se transmettent depuis des siècles, de génération en génération, ont trouvé leur place dans les vers sobres du poète national de la Grèce, Kostis Palamas, *Flûte de roi* :

<<Roi pétrifié, je me réveillerai du tombeau
secret et introuvable où je serai enseveli, je sortirai
et détruisant la Porte d'or murée je courrai
en vainqueur de califes, en chasseur de tsars
loin vers le Pommier Rouge, je prendrai l'air>>

Le peuple n'a pas seulement créé des traditions, des oracles ou des mythes pour garder sa foi et son espoir de libération des terres ancestrales, mais aussi de la poésie traditionnelle qui depuis des siècles à présent exprime tous les sentiments de l'hellénisme. Lorsqu'eut lieu la prise de la Ville en 1453, les traditions qui devinrent, sous différentes versions, un chant traditionnel, disaient qu'un moine qui se trouvait à côté de l'eau bénite de la Vierge de Source Vivifiante de Baloukliotissa, apprit la nouvelle de la prise au moment où il faisait frire des poissons. Cela lui sembla si incroyable qu'il dit qu'il le croirait seulement si les poissons qu'ils faisait frire reprenaient vie. Exactement à cet instant, les poissons reprurent vie et se jetèrent dans l'eau bénite de l'église. Les traditions disent que les poissons seront frits, définitivement cette fois, lorsque les envahisseurs de la Ville seront chassés et que Constantinople sera libre.

Le célèbre thrène de Sainte-Sophie contient dans ses derniers vers la certitude de cette libération :

Ils ont pris la Ville, ils ont pris Thessalonique
Ils ont pris aussi Sainte-Sophie, le grand monastère,
qui avait trois cents timbres et soixante-deux cloches

à chaque cloche un prêtre, à chaque prêtre un diacre.

Sonne que sortent les saintes espèces et le roi du monde,

leur voix viennent des cieux, de la bouche des anges :

<<Cessez cette psalmodie, qu'on abaisse les saintes espèces

et faites dire aux francs, qu'ils envoient trois navires,

pour prendre la croix d'or et le Saint Évangile,

et la sainte table, afin qu'ils ne la souillent.>>

Quand Despina entendit cela, les icônes pleurèrent.

<<Calme-toi, Despina, ne pleure pas, sèche tes larmes

avec le temps et les années tout sera de nouveau à toi>>.

Monsieur Kléopas s'arrêta. Il reprit le verre à moitié vide et but quelques gorgées d'eau. C'était évident qu'il tentait de cacher son émotion. Moi j'avais la gorge nouée quand monsieur Kléopas prit une profonde respiration qui ressemblait à un soupir et continua :

- Le premier mai 1919, après l'accord des alliés, l'armée grecque débarqua à Smyrne. Les italiens, qui voulaient Smyrne pour leur compte, n'étaient absolument pas contents. Dès que l'armée grecque débarqua, ils allèrent libérer tous les prisonniers ayant de lourdes peines, les armèrent et les envoyèrent contre l'armée grecque. L'armée grecque, après avoir débarrassé la région de ces petites résistances, arriva, dans un premier temps, jusqu'à Aidinio. Les italiens qui avaient leur frontière sur le fleuve Maiadros permirent à des résistants turcs d'entrer à Aidinio, avec à leur tête le futur premier ministre de la Turquie, qui fut aussi le cerveau du pogrom contre les grecs de la Ville en septembre 1955, Adman Médérés.

Il prit le nom de Médérés en référence au fleuve Maiadros.

Celui-ci était le chef d'un groupe de résistants tsétiens qui entrèrent dans Aidinio et égorgèrent ou noyèrent dans le fleuve Maiadros tous les scouts. Alors Georges Kondilis reçut un ordre et arriva à Aidinio. Il demanda de passer le fleuve Maiadros, mais les italiens refusèrent en disant que la région était italienne. Alors Georges Kondilis leur dit :

- Vous avez laissé passer les turcs et ils ont égorgé une quantité de civils. Si vous ne nous laissez pas passer nous aussi, nous allons attaquer !

Ce que je te raconte, mon cher enfant, m'a été dit par les soldats, qui vécurent ces batailles, quand plus tard ils revinrent à Constantinople.

Les italiens paniquèrent et firent place pour laisser passer Kondilis. Ainsi l'armée grecque passa et, comme cela était naturel, frappa sans pitié les turcs. À partir de là et jusqu'au jour de la Catastrophe, aucun turc n'apparut dans ces régions. Après cela Georges Kondilis fut appelé à rejoindre la division qui allait conquérir la Thrace orientale. Ainsi Georges Kondilis, avec toute l'armée, arriva à Raidesto.

En Thrace orientale eurent lieu des batailles avec le défunt roi Alexandre. Les grecs conquièrent la Thrace orientale jusqu'à Tsataltza et firent 20.000 prisonniers turcs. Ils restèrent là jusqu'en 1920, quand ils entreprirent de conquérir aussi Constantinople. C'est alors que les français, nos alliés bloquèrent l'avancée de l'armée grecque avec des tanks. Cela je l'ai vécu et vu de mes propres yeux.

Nous habitons alors à Péra, près de l'ambassade française, et nous avons pour amis les petits français dont les parents étaient à l'ambassade. Alors, le 14 juillet 1920, il y avait eu une grande manifestation à l'ambassade française. Puis avait suivi une conférence et Franchet d'Espérey avait catégoriquement affirmé : <<Nous ne permettront jamais aux grecs de demeurer à Constantinople et en Asie Mineure.>>.

Voilà quels étaient nos alliés, mon cher enfant.

Et nous arrivons au 10 août 1920, date à laquelle fut signé le Traité de Sèvres. Les arméniens obtenaient avec ce traité leur indépendance, les kurdes ainsi que toutes les populations des côtes micrasiatiques et de Thrace orientale, eux obtenaient leur droit à l'autonomie. La Grèce pour la première fois, et ce depuis 500 ans, voyait de près le rêve devenir réalité.

Mais l'âme meurtrie je te dis, mon cher enfant, que la discorde qui est la malédiction de la race grecque et la trahison de nos amis, enlevèrent aux grecs le bonheur de voir leur rêve se réaliser.

Ce résultat, que nous nommons la catastrophe d'Asie Mineure, est dû à deux sortes d'événements.

L'une d'elles était gréco-grecque. Des assassins et des traîtres payés tentèrent d'assassiner Eleuthérios Vénizélos à Lyon durant l'été 1920.

Alors les alliés obligèrent Vénizélos à faire des élections car il n'était pas élu. Ses adversaires étaient le roi et Gounaris qui promettaient la démobilisation car, ainsi qu'ils accusaient Vénizélos, l'armée combattait au front depuis huit ans. Ainsi Eleuthérios Vénizélos perdit les élections et avec lui l'hellénisme ses rêves. Car au lieu d'une démobilisation, les vainqueurs des élections, le roi et Gounaris, déclarèrent la mobilisation générale et amplifièrent la guerre atteignant en juillet 1921 Polatli, qui se trouve à 20 kilomètres d'Ankara.

Le partage de la Turquie vaincue provoquait de grandes divergences entre les alliés. Leur accord secret de 1917 prévoyait l'abandon aux français de la Syrie et de la Silicie, à l'Angleterre de la Mésopotamie et du protectorat d'Arabie, à l'Italie de l'Anatolie du sud-ouest avec Aïdinio et Smyrne ainsi que de tout le vilâyet de Konie, aux russes de Constantinople, du Caucase, de l'Arménie et d'une partie des côtes de l'Anatolie sur la Mer Noire.

Mais ce partage comportait les germes du désaccord. Et quand, un peu après, les bolcheviks prirent le pouvoir en Russie, il n'y eut plus de marge de manoeuvre pour le conserver. Ainsi en 1919 ils donnèrent le feu vert à la Grèce afin qu'elle débarque à Smyrne. Mais plus tard, quand le tandem roi Constantin et Gounaris eut le pouvoir, les alliés n'eurent plus aucune confiance car autant le roi Constantin que Gounaris étaient considérés comme des germanophiles et il y eut une claire absence de volonté de ravitaillement en armes et en matériel militaire c'est-à-dire l'équipement nécessaire pour n'importe quelle guerre.

Les français se trouvaient alors à Antioche. Là-bas, ils signèrent un accord avec Mustapha Kemal Ataturc qui avait été reconnu comme nouveau et indiscutable chef des Jeunes Turcs.

Kemal Ataturc, le 19 mai 1919, à peine 20 jours après l'arrivée de l'armée grecque à Smyrne, avait débarqué à Samsoun et proclamé le début du <<combat national de libération>>. C'est vrai je n'ai jamais réussi à comprendre de qui Kemal allait libérer l'Asie Mineure. Des grecs, dont c'était la patrie depuis des siècles ? Encore aujourd'hui, après 500 ans de destructions, toutes les entrailles d'Asie Mineure sont pleines de la Grèce.

Ou alors des arméniens, des pontiques ou des kurdes ? Il ne s'agissait pas d'un <<combat national de libération>>. C'était véritablement

une guerre d'extension afin de conserver les conquêtes et éliminer les peuples qui vivaient sur ces terres.

De l'autre côté, Lénine, quand les bolcheviks eurent le pouvoir en Russie, n'avait aucun allié dans le monde. Le premier à s'entendre avec eux fut Mustapha Kemal Ataturc. Et malheureusement Lénine aida les turcs. Le gain sournois de Kemal fut d'une part 2.000.000 de roubles d'or et tous les équipements militaires qui se trouvaient au Pont et d'autre part la terreur des alliés au sujet de sa probable collaboration intime avec les bolcheviks, c'est-à-dire d'une pierre deux coups.

Et le résultat ne tarda pas à venir. Les français, les premiers, eurent peur du rapprochement turco-russe et se mirent d'accord avec Kemal Ataturc pour faire et perdre une bataille simulée contre les turcs à Antioche. Tout le monde disait alors que l'armée turque avait ressuscité et avait battu l'armée française qui n'était bien sûr pas constituée de soldats français mais de colons du Maroc, du Sénégal, etc...

La France avait accepté de se retirer en abandonnant tout son matériel lourd à Kemal Ataturc.

Désormais la Grèce ne comptait plus du tout pour eux. Pour les italiens c'était clair depuis le début qu'ils ne voyaient pas d'un bon oeil la présence grecque en Asie Mineure. Quant aux anglais, des paroles, des paroles, et des promesses. Pendant ce temps les turcs recevaient de l'aide, -exactement comme ils continuent à faire jusqu'à ce jour- d'une force alliée, pour nuire à l'autre. Ainsi le combat devint inégal.

Le 9 septembre 1922, les turcs pénétrèrent dans Smyrne. Ils détruisirent, brûlèrent, égorgèrent durant cinq jours. Avec l'entrée de Kemal à Smyrne 150.000 grecs furent égorgés par les Jeunes Turcs.

De 1914 jusqu'à 1922, les Jeunes Turcs égorgèrent 150.000 grecs du Pont et plus de 400.000 des côtes micrasiatiques.

Suivit alors le retour désespéré de Vénizélos afin de sauver tout ce qui pouvait encore l'être, et en janvier 1923 l'accord sur l'échange de populations fut signé. 1.300.000 chrétiens furent échangés contre 480.000 musulmans. Cet accord fut incorporé par la suite dans la convention de Lausanne qui exclut de l'échange d'une part 300.000 chrétiens de Constantinople, de Imbros et de Ténédos et d'autre part 80.000 musulmans de Thrace occidentale.

Ainsi les turcs sont arrivés à se débarrasser par <<tous les moyens>>, comme disait Taalat, des populations non musulmanes.

Les arméniens, un mois après la convention de Sèvres, subirent une attaque des Jeunes Turcs de Kemal Ataturc. L'attaque se termina le 2 décembre 1920 par un nouveau massacre et un rattachement de la moitié de l'Arménie à la Turquie.

Puis vint le tour des kurdes, qui s'avérèrent les plus coriaces. En juillet 1924 la révolution des kurdes fut noyée dans le sang après 79 jours. Les kurdes sont un peuple historique ancien et Xénophon leur attribuait le nom de kardoukhoi. Leurs révoltes débutèrent avant la révolution grecque et toutes furent noyées dans le sang. En 1925, en 1926, en 1927 et en 1928 les kurdes payèrent de leur sang leur soif de liberté.

La tactique habituelle des turcs fut de nouveau appliquée : la population civile fut égorgée, les villages furent rasés, des nouveaux réfugiés furent créés.

Le 30 septembre 1930, le journal turc <<Miliet>> publia une déclaration du ministre turc de la Justice qui donne la philosophie diachronique des turcs qui reste valable en tout lieu qu'ils occupent, et à toute époque :

<<Le turc est le maître de ce pays. Ceux qui ne sont pas d'authentiques turcs ont un et un seul droit dans ce pays : le droit d'être des serviteurs, le droit d'être des esclaves>>.

Et les kurdes qui restent de nos jours en Turquie, mon cher enfant, n'ont que ce droit. Car les grecs qui restèrent en Turquie après 1955 furent tous exterminés. Le dernier acte de ce drame national se joue à notre époque.

Les anglais, qui achetèrent Chypre aux turcs le 4 juin 1878, prirent soin de les remettre sur le tapis car il était certain que le droit du peuple chypriote à son autonomie bouleverserait dangereusement leurs intérêts à Chypre.

Monsieur Kléopas s'interrompt. Il semblait fatigué. Ses yeux brillèrent, quand il compléta :

- Là où tu iras, mon enfant, tu prendras soin d'étudier toute l'histoire de l'hellénisme et de la garder en tête. Pour les grecs, il n'existera pas dans le futur de meilleure arme contre les turcs que la connaissance

complète de leur histoire. Car, malheureusement, les turcs ne s'arrêteront jamais.

Leur nature rapace les conduit toujours à de nouvelles exigences, à de nouvelles prétentions. L'idée de la reconstitution de l'empire ottoman demeurera toujours le but des Jeunes Turcs. Quand ils résoudront, tôt ou tard, par le massacre des civils le problème kurde, ils se dirigeront vers Chypre, la Thrace occidentale et les îles de la Mer Égée. La prochaine génération grecque s'en sortira mieux que la précédente. Car elle saura clairement les objectifs des turcs et pourra mieux les affronter.

Quand tu iras vivre en Grèce libre, n'oublie jamais les racines de l'hellénisme que les envahisseurs turcs tranchèrent si violemment.

Mademoiselle Alexandra, qui écoutait sans parler, dès qu'elle s'aperçut de l'émotion de monsieur Kléopas, se mit debout.

- Tu en as assez dit pour aujourd'hui et je pense que tu dois t'arrêter. Toi mon garçon, dit-elle en se retournant vers moi, tu ne dois parler à personne de toutes ces choses avant d'arriver en Grèce. Mais là-bas tu devras les cultiver, les compléter et les faire connaître.

Allez maintenant descends, car ta mère va commencer à te chercher.

Je me levai lentement. J'avais l'impression que ma tête, avec tout ce que j'avais entendu, pesait des tonnes.

- Je vous remercie monsieur Kléopas pour tout ce que vous m'avez dit. Je vous promets de ne jamais l'oublier, murmurai-je.

Pour cacher mon trouble, je fis un demi-tour rapide, sortis de la pièce et descendis les escaliers en courant.

6

Nous poursuivions, avec ma mère et ma soeur, notre chemin pour Sirkeci. La malle avec toutes nos affaires allait passer à la douane.

Nous étions silencieux. Les inscriptions sur les murs avaient une unique cible : les grecs. <<Concitoyens, parlez turc>>, <<Maudits soient les infidèles>>. J'avais le sentiment d'un mouton qu'on mène à l'abattoir. Ma mère tenait ma soeur par la main et lui avait dit de regarder uniquement par terre. Jamais à droite, jamais à gauche.

De nombreuses fois je me demandais quelles pouvaient bien être les limites de la résistance humaine.

Finalement, l'homme semble être un être très résistant. Nous résistions pour affronter une destruction psychologique et économique, inhumaine et exterminatrice, en retenant toutes nos forces et toutes nos pleurs. Comme si les exclusions, l'oppression, la terreur, le saccage de nos biens et à présent l'exil de notre terre ancestrale renforçant notre volonté de vivre, faisaient grandir notre élan pour recréer.

Quand nous arrivâmes à la douane, nous entrâmes dans une salle infiniment longue. Une série, sans fin, de comptoirs servait à mettre les affaires à examiner.

Après avoir cherché et déambulé pendant une heure, nous arrivâmes à l'endroit où se trouvait notre malle.

Le douanier en chef, un turc classique, avec une méchanceté lisible sur ses traits, nous examina :

- Elle est à vous cette malle ? demanda-t-il.
- Oui, à nous, répondit ma mère.
- Qu'avez-vous mis à l'intérieur ?
- Des vêtements et quelques affaires indispensables de la maison, dit ma mère dans un mauvais turc.
- C'est-à-dire ?
- Quelques draps, quelques couvertures, des choses dont nous aurons besoin là où irons.
- Vous savez qu'il est interdit d'emporter avec vous des affaires de valeur, des livres d'or, des bijoux ou de l'argent étranger, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un air entendu, tandis que ses yeux nous regardaient fixement.

- Non, non nous n'avons pas ce genre de choses dit ma mère.
- Nous allons voir, grogna le turc. Videz la malle sur le banc ! ordonna-t-il et il partit.

Derrière lui se tenait un soldat armé d'un fusil qui observait silencieusement toute la scène. De ces soldats il y en avait beaucoup, à des distances espacées, derrière chaque douanier.

Ma mère nous fit signe de nous approcher. Nous ouvrîmes la malle et en sortîmes toutes les affaires qui nous restaient sur le comptoir. Petit-à-petit, en peu de temps, nous avons rempli le comptoir avec tout le contenu de la malle.

À un certain moment apparut le douanier. Tout d'abord, il sépara quatre coussins qui étaient sur le tas.

- Que vas-tu faire de ces coussins ? demanda-t-il à ma mère avec un air que je ne pouvais comprendre.

Ma mère leva machinalement ses épaules. Elle ne savait pas si elle devait répondre et quoi répondre.

Le douanier attrapa le bord du coussin et avec force déchira, sur un côté, toute la couture. Il commença à sortir les plumes du coussin. Sa main s'activait insidieusement jusqu'à ce que le coussin soit complètement détruit.

Il attrapa le deuxième, en nous regardant dans les yeux et en se divertissant visiblement de nous voir désemparés et inquiets. Il le décousit lui aussi en enlevant toutes les plumes jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le tissu.

Il fit la même chose avec le troisième et le quatrième coussin. Quand il eut fini, la pièce toute entière était pleine de plumes, créant une image que je n'oublierai jamais.

Il semblait énervé. Il avait espéré trouver des objets à dilapider. Il prit un de mes pantalons. Il le leva très haut. Il fouilla les poches et en me regardant, dit :

- Ce pantalon est trop grand. Ce n'est pas pour un enfant. Il restera ici.

Et il le laissa sur le bord du comptoir où iraient toutes les choses qu'il nous interdisait d'emporter.

Ma mère ne pouvait cacher son trouble et son émotion. Elle était rouge et prête à fondre en larmes. Et ma soeur de même. Je les regardais inquiet et j'espérais que ce martyr finisse le plus tôt possible.

Toutes les affaires de la malle passaient une à une le minutieux contrôle. Il ne restait rien qui n'ait pas été fouillé même s'il avait une valeur dérisoire.

Dans la malle entraient toutes les choses que nous pourrions emporter avec nous grâce au jugement généreux du douanier.

Tout ce qu'il jugeait interdit d'emporter s'amassait au bord du comptoir.

Soudain il en arriva à un linge, formé par des épingles à nourrice, qui enveloppait quatre icônes. Ces icônes, ma mère les tenait de ma grand-mère et les gardait dans l'iconostase. Elle ne les laissait jamais sans brûler de l'huile devant elles et ne passait jamais par cet endroit de la maison sans faire pieusement son signe de croix. Ma grand-mère lui avait dit :

- Fais attention à ces icônes ma fille. Elles sont miraculeuses et ont une grande valeur.

Ma mère se figea dès que le douanier commença à enlever les quatre épingles à nourrice pour examiner le contenu du linge.

- Qu'as-tu là-dedans ? demanda-t-il en examinant ma mère.

- Des icônes que je garde toujours à la maison, murmura ma mère.

Durant un moment il regarda les icônes une à une.

Sans hésitation, il les enveloppa dans le même linge et grogna :

- Ces icônes n'iront nulle part ! Elles resteront ici, dit-il et laissa le linge avec les icônes sur le bord du comptoir.

Au moment même où il laissait le linge avec les icônes au bord du comptoir, il leva sa main et appela un collègue plus jeune qui passait à cet instant, en fumant, devant nous.

Toi, viens ici ! lui dit-il. Tu es plus jeune et tu peux te reposer. Tandis que moi, je dois faire une pause et partir un peu plus tôt. C'est toi qui vas me remplacer.

L'autre réagit violemment :

- Quoi ? Moi, je vais te remplacer toi ? Tu plaisantes, bien sûr. Je travaille dix heures comme un chien et je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi.

L'autre devint fou. Sous nos yeux surpris eut lieu une dispute violente et il s'en fallut de peu qu'ils n'en viennent aux mains. Des hommes de la douane intervinrent et finalement celui qui examinait nos affaires, dit :

- Nous allons aller chez le directeur pour régler notre différent ! Je vais t'apprendre comment l'on doit respecter les plus anciens !

- Toi ! ordonna-t-il au soldat qui se trouvait derrière lui. Prends garde à ce que rien ne bouge durant mon absence car tu en seras responsable !

- À vos ordres ! cria le soldat en faisant claquer ses talons.

Les deux douaniers partirent chez le directeur en poursuivant leur violente dispute.

Je regardai ma mère qui était prête à s'effondrer. Mais le regard de ma soeur m'apparut briller étrangement. Je regardai le soldat. Il nous observait fixement, dans une position droite qui rappelait une statue de sel.

Soudain ma soeur commença à s'approcher du bord du comptoir. Mon coeur frappa dans ma poitrine. Elle atteignit l'endroit où le douanier mettait les choses qu'il nous interdisait d'emporter avec nous, elle prit précautionneusement le linge avec les quatre icônes, l'emmena lentement vers la malle, le mit dedans et le recouvrit de vêtements qui étaient déjà à l'intérieur de la malle. Ensuite elle revint auprès de nous. Le regard du soldat l'accompagna à partir du moment où elle commença à marcher jusqu'au moment où elle revint auprès de nous. Alors son regard perdit sa vivacité et redevint fixe. Le soldat ne réagit pas du tout. Il avait vu mais c'était comme s'il n'avait rien vu.

Nous restâmes immobiles et muets d'angoisse jusqu'au retour du douanier.

Après environ 15 minutes nous aperçûmes le douanier. Dès que je vis son expression je me figeai. Il avait, apparemment, perdu dans son affrontement avec son collègue et semblait même capable de tuer.

Il retourna à sa place et se tourna vers le soldat :

- Ont-ils touché quelque chose durant mon absence ? demanda-t-il.

Le silence dura quelques secondes. Il nous sembla que le temps était suspendu. Notre sang se figea dans nos veines. Le soldat clignota nerveusement des yeux jusqu'à ce qu'il choisisse la réponse à donner. Sa voix se fit entendre claire et catégorique :

- Non, monsieur ! Ils n'ont touché à rien !

Le douanier était excédé, ce qui multipliait sa méchanceté et il donnait l'impression de chercher à tout prix quelque chose pour se défouler.

Je priais afin que nous ne soyons pas les victimes de son emportement. L'instinct de conservation nous avait transformé en statues muettes et immobiles. Le douanier rejeta une partie de sa méchanceté sur nos affaires sans âmes. La partie du comptoir où se trouvaient les choses qu'il ne nous permettait pas de prendre avait formé un monticule. Les plumes de nos coussins, qu'il avait détruits, avaient rempli l'endroit ! Quelques unes volaient dans les airs et le gênaient. Il fit, de nombreuses fois, des gestes nerveux pour les éloigner de son nez et de son visage.

Quand le contrôle se termina la malle était à moitié vide. Ce qu'elle avait à l'intérieur, nous pouvions l'emporter avec nous. Et naturellement les icônes.

La malle fut scellée et il y eut quelques formalités. Quand nous eûmes fini, en tenant fort notre mère, nous sortîmes de la douane. Alors ma mère ne se retint plus.

Elle éclata en sanglots.

- Un miracle, mes enfants ! Aujourd'hui un miracle eut lieu ! répétait-elle entre ses sanglots.

Il restait à peine 24 heures avant notre départ pour Athènes. Chacun de nous vivait dans son monde. Moi, je ressentais un engourdissement indéterminé et un manque total de vivacité.

Avant notre départ, je voulais faire un pèlerinage aux lieux où j'étais né et où j'avais vécu les plus joyeuses années de ma vie. La veille de notre départ, j'allai d'abord dans le premier quartier où nous avons vécu les événements de septembre. Je me tins devant la maison où nous avons vécu autrefois, en regardant la grande porte en fer. Je me souviens que nous disions autrefois que le sous-sol était hanté. Combien d'histoires n'avaient pas circulé sur le compte de madame Vasso qui habitait au premier étage et qui disait qu'elle sentait dans son sommeil, après minuit, une main lui tirer le pied ! On disait que c'était l'esprit de la maison qui sortait du puits qui se trouvait au sous-sol. Nous avons tous peur de descendre dans ce sous-sol et moi, en tout cas, je ne me souviens pas de m'en être même approché.

Trois pâtés de maisons derrière la nôtre se trouvait ma première école. L'école primaire des Saints Constantin et Hélène. Je passai la porte de la cour qui était constituée de grandes tiges en fer. Je pénétrai dans l'enceinte de l'église.

La plupart des vitres de l'église étaient brisées et à leur place se trouvaient des cartons. La raison en était que dès que l'on mettait de nouvelles vitres à l'église, les turcs jetaient des pierres de la rue et les brisaient. Cela s'était répété de nombreuses fois et ainsi le pape qui habitait dans l'église avait décidé de ne plus remettre de vitres et de combler le vide par des cartons.

Je fis lentement le tour de la cour jusqu'à arriver à l'école primaire qui se trouvait derrière l'église.

Inconsciemment, me vinrent à l'esprit les moments joyeux que j'avais vécus là-dedans. Je m'arrêtai et regardai, pour la dernière fois, ce lieu si connu et tant aimé. Je sortis dans la rue et montai vers Péra. À gauche la maison de tante Despina et d'oncle Nikos, le frère de mon père.

Je passai par Tarla-Basi, l'endroit à partir duquel, dans quelques heures, nous abandonnerions Constantinople. J'arrivai à Péra et pris l'étroit chemin qui conduit au Collège Zographio et au consulat grec.

Je m'arrêtai devant le bâtiment imposant de Zographio.

Une crainte mêlée de tristesse envahit mon âme. Je voulais entrer pour respirer encore une fois son atmosphère. Je frappai à la porte

avec hésitation. Je pénétrai et, avec une voix qui tremblait un peu, dis :

- Demain nous partons pour toujours de Constantinople et je voudrais saluer mon professeur.

Je regardai les deux côtés imposants avec les escaliers de marbre qui conduisaient aux salles de cours.

Je frappai en premier la porte du bureau du directeur de notre école mais, malgré mon insistance, je ne reçus pas de réponse. Ensuite, j'allai au bureau de mon professeur, monsieur Apostolos.

- Nous partons nous aussi et je viens vous saluer, lui dis-je. J'aurais voulu saluer aussi notre directeur, monsieur Frangopoulos, mais il n'est pas là !

Il se leva et en marchant lentement, car il était boiteux, s'approcha et m'embrassa :

- Bon voyage mon enfant. Sois aussi travailleur et bon élève que tu l'étais ici et tu progresseras dans la vie. Je vous souhaite bonne chance à toi et à ta famille.

J'avais pleuré. En sortant mon regard croisa la sous-directrice turque que nous surnommions <<le serpent>>. Je fis semblant de ne pas la voir car je n'avais aucune envie de voir sa satisfaction du fait, qu'enfin, les infidèles partaient un à un.

Je montai lentement au premier étage où se trouvait ma classe. Je lançai un dernier coup d'oeil et partis.

Je marchai vers Tsiharguir. Je passai devant le Zappio où étudia ma soeur et arrivai devant le magasin de mon père. Je regardai mélancoliquement le nouveau propriétaire qui se trouvait à l'intérieur. Combien de fois et de fois n'ai-je tenu compagnie à mon père pendant qu'il travaillait sur quelque chose dans ce magasin ?

J'entrai chez le coiffeur dont le salon se trouvait en face du magasin de mon père. Le coiffeur, un arménien qui nous aimait tous beaucoup, me regarda, surpris.

- Nous partons demain, lui dis-je, et je suis venu vous faire mes adieux.

Ses yeux se remplirent de larmes. Sans mot dire, il s'approcha, m'embrassa très fort et me frappa sur l'épaule.

- Salue ton père de ma part. Faites bon voyage et bonne chance ! Dieu est pour tous et il est grand.

Je revins chez moi sans parler. Ma mère préparait les dernières choses que nous emporterions avec nous. Notre maison était pleine d'amis et de connaissances qui allaient et venaient pour nous dire adieu.

Et bien évidemment le gardien de l'immeuble d'à côté :

- Demain, vous partez enfin ? Je veux que vous me remettiez toutes les clefs que vous possédez. C'est moi le nouveau propriétaire de cette maison.

Le lendemain matin, le 14 septembre 1964, nous nous levâmes très tôt. Nous ramassâmes les affaires que nous allions emporter avec nous, fermâmes la maison et laissâmes ses clefs au <<nouveau>> propriétaire. En partant je lançai un dernier coup d'oeil. Monsieur Kléopas était à sa place et remuait sa main. Il semblait pleurer. Mon coeur eût un pincement inexplicable. Nous arrivâmes à Tarla-Basi. Le car, qui nous transportait, était bondé. Les poursuites et les expulsions avaient fait augmenter le nombre des trajets pour Athènes mais ce n'était pas encore suffisant. Une foule, trois fois plus importante que les voyageurs, s'entassait autour du car pour saluer les connaissances et les amis. De nombreuses personnes étaient venues pour nous. Très nombreuses. Nous n'avions pas le temps de les saluer toutes.

Quand le car démarra une forêt de mains et de mouchoirs bougeait derrière nous. Nous étions tous émus. Autour de nous la Ville glissait et fuyait comme de l'eau dans notre main.

Les maisons et les rues connues fuyaient devant nos yeux. À mon esprit venaient des images des moments joyeux que nous avons vécus. Je voyais l'immense jardin de la tante Olga à Eftapyrgio (Gédi Koulé) et dans mon esprit défilaient les images de mes amis d'enfance : Makis, Réna, Soukaki, Vanguélis, Eulalia, Pitchou.

Les scènes joyeuses dans la cour primaire des Saints Constantin et Hélène. Les instants où nous pêchions sur les rivages du Bosphore en compagnie des parents d'Eulalia, Anna et Kyriakos, et les taquineries quand nous revenions les mains vides.

La charmante vue des fleurs de l'immense jardin de l'École de théologie de Chalcis, dans laquelle mon oncle Kostas était cuisinier en chef. La belle côte de Floria où m'emmenaient, de temps en temps, Marika et Sotiris, des voisins qui m'aimaient comme leur enfant car ils n'avaient pas eu la joie d'avoir un enfant à eux. L'immense appartement des parents de Makis, à Tsihanguir, où nous installions une grande ligne hélicoïdale de chemin de fer et nous y mettions un train électrique. C'était notre jeu de prédilection. Nous y passions des heures entières.

À mon esprit venaient encore les belles excursions que nous faisons à Priguiponissia*. Proti*, Antigone, Chalcis, Priguipos*. Chacune avait sa beauté propre. La maison de Dora et de son mari, le capitaine, qui chaque fois qu'il partait en voyage me promettait de me ramener un petit tigre. Avec quelle impatience j'attendais son retour et qu'il réalise sa promesse !

Tout cela passait devant mes yeux. Adieu mes lieux bien aimés, adieu mes amis, adieu Constantinople ma bien aimée !

Une intense mélancolie semait les premières graines de nostalgie avant même que nous atteignions notre destination.

Les images et les vues défilaient sous nos yeux jusqu'à ce qu'en quelques heures nous arrivions à la frontière gréco-turque.

Les turcs étaient fins prêts pour nous <<saluer>> à leur manière. Le car s'arrêta dans un grand village devant un bâtiment tout en longueur qui était la douane.

Tous les passagers descendirent et on nous a dit de ramasser nos affaires pour les avoir avec nous. Lentement une queue se forma devant l'entrée de la douane. Tous tenaient dans leurs mains tout ce qu'ils emportaient avec eux.

Après environ une heure d'attente un douanier turc pénétra dans le car et fit un contrôle au cas où quelque chose serait resté à l'intérieur. Immédiatement après le car se déplaça vers la partie arrière de la douane. C'est alors que commença le dernier pillage qui était lui aussi organisé dans ses moindres détails.

Quand, enfin, plus de trois heures après notre arrivée à la frontière gréco-turque vint notre tour, nous entrâmes dans le long bâtiment de la douane. Toutes les affaires que nous avions avec nous subirent un contrôle minutieux. Et plusieurs d'entre elles furent gardées à la

douane turque car, selon le jugement du douanier, il était <<interdit>> de les emporter avec nous en Grèce.

Ma tristesse fut indescriptible quand, dans nos affaires, ils découvrirent un petit tapis fait main, où était brodé un chat blanc d'Ankara, avec un tel art, qu'on aurait dit qu'il allait parler. Apparemment ma déception était si perceptible que ma mère osa parler dans un mauvais turc :

- Monsieur le douanier, ce petit tapis n'a aucune valeur particulière pour que vous nous le gardiez ! lui dit-elle. Mais pour les enfants, il a une grande valeur sentimentale car ils ont grandi avec ce petit tapis. C'est un cadeau de leur grand-mère qui est morte.

Le douanier, ennuyé, leva son regard :

- Cessez de trop parler car même ce que nous vous avons permis d'emporter restera ici ! cria-t-il.

Nous eûmes tous le souffle coupé et nous nous regardâmes sans plus ouvrir la bouche. J'étais prêt à fondre en larmes. Mais je me suis retenu car je savais que je ne devais pas le faire.

Après le contrôle suivit la fouille des personnes.

Un à un nous attendions dans la queue et nous nous faisons fouiller.

La Turquie avait déclaré une loi spéciale <<pour les cas d'urgence>>, en interdisant, à celui qui partait, de transporter avec lui des billets d'une valeur supérieure à 100 livres turques. Cette somme était dérisoire, mais si quelqu'un, durant la fouille, était arrêté avec sur lui une somme cachée supérieure à 100 livres turques, il était immédiatement conduit au tribunal. Après sa condamnation assurée, en dehors bien sûr de la confiscation de tout ce qu'il avait avec lui, il souffrait le martyr, essentiellement pour donner l'exemple à tous ceux qui devaient partir et abandonner tout ce qu'ils possédaient, sans aucune objection, aux turcs.

Quand vint mon tour de passer à la fouille, ils me demandèrent d'enlever mes chaussures qui avaient de grosses semelles. Ils ont failli les abîmer en les décousant. Ensuite ils fouillèrent mes poches et me laissèrent là à attendre que les autres finissent eux aussi.

Ils déchirèrent un porte bonheur, en tissu, de ma mère, car ils la soupçonnèrent d'y avoir caché une livre d'or.

Cinq heures avaient passées lorsque tous les contrôles furent terminés et nous rentrâmes dans le car.

Peu après, nous passâmes en Grèce et le car s'arrêta. Là, je vis un spectacle que je n'oublierai jamais. La foule se déversa du car et en s'agenouillant elle baisa la terre grecque ! Des larmes, dont je ne comprenais si elles étaient dues à la joie ou à la tristesse, étaient dans les yeux de tous. Nous restâmes un moment au poste grec et ensuite notre voyage se poursuivit sans interruption. Alexandroupolis, Komotini, Kavala, Thessalonique. Par de petites haltes, sans étape de nuit, nous nous approchions de notre destination finale.

Larissa, Lamia, Thèbes et dans l'après-midi du 15 septembre 1964 nous arrivâmes à la Place Vathis à Athènes. Je pris conscience que nous étions réellement arrivés par le bruit et les cris des passagers qui s'étaient mis debout. J'observais tout autour avec des sentiments mêlés.

En quelques minutes le car s'était vidé. Je me levai lentement et m'approchai, moi aussi, de la sortie. Je vis ma mère et ma soeur nichées dans les bras de mon père qui me cherchais du regard.

Nos yeux se rencontrèrent.

Je commençai à descendre les marches du car. Dès que je touchai le trottoir deux larmes coulèrent de mes yeux.

Dans quelques heures une nouvelle journée allait commencer et avec elle, un nouvelle vie.

Épilogue

Durant tout le vingtième siècle la Turquie eut une stratégie constante. Cette stratégie avait deux axes. Le premier consistait à donner une conscience nationale aux 72 différentes peuplades qui composaient les conquérants de l'empire ottoman. Le kémalisme, avec le système laïc, réussit à fusionner toutes les classes sociales dans la notion de peuple. Suivant la philosophie de Kemal <<ceux qui vivent sur le

territoire de la Turquie et qui se considèrent comme turcs, sont des turcs>>.

Le deuxième axe de cette stratégie était d'une part la disparition des terres qu'elle occupait de toutes les populations, sans exception, qui <<ne se considèrent pas comme des turcs>> et d'autre part établir et appliquer à chaque occasion une tactique de conquête qui est dans la nature du turc et qui s'inspire des idéaux du panturquisme*.

L'instrument de l'application de cette stratégie de la Turquie, à partir de l'époque des sultans, jusqu'à aujourd'hui, avec très peu d'exceptions, est unique : le dénommé <<Conseil National de la Sécurité>>.

Dans ce conseil, la majorité est contrôlée par chaque junta militaire de la Turquie. Il est constitué du Président de la Démocratie, qui est aussi le président du conseil, du premier ministre, du chef des armées, du chef de l'armée de terre, du chef de la marine, du chef de l'aviation, du chef de la gendarmerie et de l'armée, du chef des services secrets turcs, du directeur général de la sécurité et des ministres de l'intérieur et des affaires étrangères. Le secrétaire du conseil, c'est l'adjoint du chef des armées.

Les décisions du conseil sont des ordres oraux. Leur critique de la part du gouvernement, de l'opposition et de la presse turque est inconcevable. C'est tabou.

Jusqu'à ce jour la Turquie a consciencieusement appliqué cette stratégie. L'assemblage des 72 peuplades est devenu le <<peuple turc>>. Tous ceux <<qui ne se considèrent pas comme des turcs>> ont été égorgés pendant 100 années consécutives. Et simultanément est promue la boulimie rapace qui exprime la constante stratégie turque.

Après l'élimination définitive des populations chrétiennes d'Asie Mineure vinrent d'autres sujets sur la liste du <<Conseil National de la Sécurité>>.

Le problème chypriote :

En 1878 les ottomans vendirent Chypre aux anglais. En 1923, avec l'article 16 de la convention de Lausanne, la Turquie abandonna toute revendication sur Chypre. Avec l'article 27 de la même convention, la Turquie reconnut sa totale absence de pouvoir en ce qui concerne Chypre sur des sujets de droit, de politique ou d'administration. En 1955 la perfide politique britannique du <<diviser pour régner>>, devant la demande unanime du peuple chypriote pour son

autonomie, replaça la Turquie dans le sujet chypriote comme un paramètre important. La raison : 18% de la population qui vit à Chypre est musulmane ou turque. Ainsi, le 11 février 1959, est signée la convention de Zurich par laquelle on impose à 82% de la population gréco-chypriote des conditions écrasantes au sujet de la constitution de la Démocratie chypriote indépendante qui fut officiellement créée le 16/8/1960. Le vice-président de la démocratie chypriote doit obligatoirement être un turco-chypriote et il a le droit de veto quelque soit le pouvoir législatif, indépendamment du fait qu'il ne représente que 18% de la population de Chypre !

Il est vrai que les turcs n'ont jamais caché leur boulimie rapace et ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour détruire la Démocratie chypriote nouvellement formée. Le fait qu'ils avaient imposé, grâce à l'aide des anglais, de provocants avantages pour les 18% de la population chypriote aida tout simplement les étapes suivantes de leur stratégie.

À peine trois ans après la création de la Démocratie chypriote, son vice-président le docteur Kiutuk déclara au New York Times (31/12/1963) :

<<Il n'existe plus désormais de constitution de la Démocratie chypriote car les grecs et les turcs ne peuvent pas vivre ensemble. La constitution chypriote est morte.>>.

Et il faisait tout ce qu'il pouvait, en exécutant les ordres de ses chefs d'Ankara, pour le prouver en rejetant tout ce qui avait une relation avec l'application de ses avantageux devoirs.

Un peu plus tard, en 1964, l'ex-vice-président de la Démocratie turque, Kemal Satir, prévit <<prophétiquement>> ce qui arriverait 10 ans plus tard : <<Chypre sera séparée en deux et l'une de ses parties s'unira à la Turquie.>>.

Le 20 juillet 1974, le premier ministre de la Turquie d'alors, Bouled Ecevit affirmait, avec l'habituelle et hypocrite langue de la propagande des turcs : <<Nous n'apportons pas la guerre à Chypre, mais la paix.>>.

La <<paix>> qu'amenèrent les turcs à Chypre avait le même goût que leur comportement diachronique : 5000 chypriotes assassinés, destruction de 70% de l'économie chypriote, viols de femmes âgées de 12 à 71 ans -de nombreuses fois devant leurs enfants-, tortures, vols, destruction de tous les monuments historiques ou d'art ayant une valeur culturelle de plusieurs millénaires.

Au cours de huit ans de guerre sanglante au Viet-nam les américains eurent 800 disparus.

Au cours d'une guerre de quelques jours à Chypre, les turcs battirent un nouveau record mondial de barbarie : 1619 disparus, en quelques jours de guerre, et la Turquie refuse, obstinément, en étant indifférente à l'humanité toute entière, tout renseignement, écrasant avec la lente mort du flétrissement des milliers de familles chypriotes qui cherchent le sort des gréco-chypriotes disparus.

La Turquie après avoir conquis, avec une violence sauvage et la patience politique de tout le monde occidental, 40% du territoire chypriote, commença à appliquer sa recette <<habituelle>> :

Tout d'abord des tortures, puis des assassinats pour faire des exemples, ensuite des poursuites et la terreur pour chasser des territoires conquis l'écrasant pourcentage de la population gréco-chypriote, qu'elle obligea d'ailleurs à soumettre une demande d'émigration <<volontaire>> !

Quel manque d'imagination, quelle obstination dans l'application de méthodes qui se répètent continuellement depuis 100 ans !

Bien évidemment le résultat fut que 200.000 gréco-chypriotes devinrent des réfugiés dans leur propre patrie !

De la totalité de la population chypriote qui est égale à 650.000 personnes, 430.000 sont gréco-chypriotes. La moitié d'entre elles furent transformées en réfugiées par la <<paix>> qu'amènèrent les turcs à Chypre. Les territoires conquis frauduleusement par les turcs furent soudain remplis de statues du <<petit père>> Kemal Ataturc.

Six ans après l'invasion (1980), le ministre turc des affaires étrangères, Sabri Ihsam Tsaglayangil éclaircit les futurs plans d'Ankara pour Chypre : <<À Chypre nous exécutons une mission concrète : sa transformation en notre patrie.>>. Comment cela sera réussi, fut expliqué dans un premier temps, deux ans plus tôt (17/7/1978), dans une grande revue allemande <<Der Spiegel>> : <<la population turco-chypriote sera transformée avec le rapport de 2 colons turcs d'Anatolie pour un turco-chypriote. La population turque totale dépassera les 250.000 personnes.>>.

Et les turcs appliquèrent à la lettre cette stratégie. En novembre 1983, le pion d'Ankara, Raouf Dektas, s'autoproclama <<Président>> de la <<Démocratie turco-chypriote>>.

Les envahisseurs turcs disent que <<Chypre est turque>>. Et ils attendent patiemment les 50 ou 100 prochaines années l'opportunité pour accomplir leur haine rapace grâce à la turquisation totale de Chypre !

Le problème kurde :

Encore un autre côté perfide, hypocrite et en même temps obscur de la politique turque.

<<Il n'existe pas de kurdes, il n'existe que des turcs>> déclarent les officiels turcs. En Turquie on interdit de mentionner sa spécialité kurde. Si un élève déclare <<Je suis kurde>> il est exclu de l'école.

Au contraire, en Thrace occidentale, une véritable tempête de protestations se déclenche quand l'État grec veut punir les agents et les instruments aveugles de la Turquie, Faikoglou et Sadik, lorsqu'ils s'autoproclament, de manière provocatrice, <<turcs>>. D'un côté des villages entiers sont brûlés et détruits par l'armée turque. On brûle des objets ménagers, des matelas, des lits, de la nourriture, des genêts, des réserves.

Les kurdes sont expulsés de leurs villages.

Comme en 1600, sous le sultan Mehmet où les turcs ramassaient les enfants des chrétiens par des firmans, de même au vingtième siècle, ils ramassent les enfants des kurdes pour les turquiser.

De l'autre côté les mass-media de la Turquie non seulement ne donnent pas la moindre information sur les agissements de la terreur nationale mais en plus ils présentent de temps en temps le tendre état turc en train d'aider la vague d'émigration qui se fait de manière <<volontaire>> (Journal Milliet, 6 novembre 1990).

Le pharisaïsme de 1990 ne diffère absolument pas de celui de 1916 lorsque Mehmet Taalat ordonna de faire signer une déclaration de départ <<volontaire>> à ceux qu'ils expulsaient de leurs foyers par tous les moyens <<légaux ou illégaux>>.

D'un côté, la police turque s'introduit dans les camps de Kiziltépé et confisque les crayons, les livres, les cahiers et interdit l'enseignement aux petits kurdes (octobre 1990). L'état turc terrorise les enfants et les laisse illettrés.

Et de l'autre côté, presque au même moment, le président turc Turgut Ozal à l'assemblée de l'ONU sur les droits des enfants, ne ressent

aucune honte en affirmant que <<La Turquie embrasse tendrement tous les enfants et même qu'elle considère le 23 avril comme la journée de l'enfant>> !

Jusqu'à ce jour on ne connaît aucune instruction écrite du type <<Le gouvernement a décidé l'extermination totale de la population kurde>>, comme cela se produisit en 1915 dans le cas des arméniens. En tout cas, à présent, la conviction <<Tuer un kurde ou une bête c'est pareil>> est courante.

Autrefois, bien sûr, les kurdes furent utilisés de nombreuses fois dans les plans des Jeunes Turcs. Mustapha Kemal réussit à les utiliser contre les grecs et les arméniens avec la promesse que <<après la victoire, les kurdes obtiendraient leurs droits nationaux>>.

Au lieu de <<droits nationaux>> la région sud-est de la Turquie où vivent les kurdes, est dirigée aujourd'hui, par la loi martiale, des décrets exceptionnels et des interdictions.

L'orgie des tortures a pour but de les obliger à s'expatrier.

Des 35 millions de kurdes qui sont éparpillés en Iran, en Irak et en Turquie 18 millions parviennent à vivre, encore, en Turquie.

La Thrace occidentale

Une fois que la Turquie négligea complètement ses obligations envers les chrétiens qui habitaient à Constantinople, Imbros et Ténédos, expulsant, par <<tous les moyens>>, les grecs de leurs foyers, elle exploita complètement la civilisation de la Grèce, qui au lieu d'expulser de la même manière les musulmans, au contraire les laissa se développer sous un régime de liberté totale.

Et ce, en sachant que Mustapha Kemal lui-même dans le Misaki Milli -qui est le serment des Jeunes Turcs- expliquait de manière très claire les objectifs d'Ankara :

<<Notre but est que la Thrace occidentale demeure entre les mains turques comme un ensemble uni, et en temps opportun, lorsque l'occasion se présentera, qu'elle s'unisse à la mère patrie. Nous ne pouvons accepter cette saisie de cette partie turque. Nos frères de Thrace occidentale, dans un premier temps, devront se battre pour conquérir leur autonomie et l'indépendance de la Thrace occidentale>>.

Tzélal Bagiar, le boucher qui commença son oeuvre macabre en 1914 quand les Jeunes Turcs le placèrent à Smyrne pour éliminer l'hellénisme qui vivait là-bas, continua au Pont et en Ionie en dirigeant les massacres des grecs et des arméniens, cet <<homme>> donc, visita en tant que Président de la démocratie turque, en 1952, la ville de Komotini. Officiellement pour <<promouvoir l'amitié gréco-turque>>.

Officieusement pour mettre en application le nouveau plan de la Turquie qui voulait rendre turque, via l'enseignement, les enfants des musulmans qui vivaient en Thrace grecque. Le but était clair. Il voulait faire d'une pierre deux coups : d'une part donner une conscience nationale turque aux musulmans qui ne sont pas turcs, et d'autre part créer des instruments fidèles, aveugles et obéissants des buts stratégiques de la Turquie.

Tzélal Bagiar, créa à Komotini, un lycée homonyme pour la turquisation des musulmans, avec la tolérance indifférente des autorités grecques, au nom de la prétendue <<amitié gréco-turque>> !

La phase suivante du plan était établie depuis de nombreuses décennies : les musulmans de la Thrace occidentale s'organiseront et protesteront continuellement, même sans aucune raison, contre les prétendues conditions de répression en Grèce. Ensuite la Turquie demandera, au nom de <<l'amitié gréco-turque>>, que soient signées des conventions qui reconnaîtront son droit de regard sur la minorité qu'elle aura créée. Enfin l'<<intervention>> turque, au moment opportun, qui pourrait avoir lieu dans 10, 30 ou même 100 ans.

Aujourd'hui, si Tzélal Bagiar vivait encore, il verrait avec satisfaction que son plan avance de manière surprenante.

Grâce à l'enseignement, que la ville grecque accepta avec une coupable négligence, il a créé des instruments aveugles des <<glorieux turcs qui ont eu une suprématie sur trois continents>>. Les instruments de la Turquie en Thrace grecque ne ressentent pas le besoin de se camoufler même de façon élémentaire : leur plan avance normalement et se trouve dans une phase de création, depuis le début, de problèmes qui s'ils existent tant mieux, s'ils n'existent pas, sont facilement créés à partir de rien.

En 1923, avec la convention de Lausanne entre Éleuthérios Vénizélos et Kemal Ataturc, on s'accorda pour conserver en Grèce (Thrace occidentale) environ 80.000 musulmans et en Turquie (Constantinople, Imbros, Ténédos) environ 315.000 grecs chrétiens.

Après exactement 70 ans, en 1993, les musulmans de Grèce (Thrace occidentale) sont passés à 150.000 et nombre d'entre eux ont <<obtenu>> avec la propagande turque, une <<conscience turque>>, et les grecs de Turquie ont diminué en nombre, et, avec les poursuites et les vandalismes, sont passés de 315.000 à, à peine, 5.000 personnes.

Il est tout à fait caractéristique qu'environ la moitié des musulmans de la Thrace occidentale sont des Pomaques et des Athigians, mais que la propagande turque les qualifie tous de <<turcs>>.

Et qu'elle attend l'occasion opportune pour répéter un succès comme celui du rattachement d'Alexandrette qui eut lieu un an après l'entrée de l'armée turque dans Alexandrette, tolérée par les français, le 5 juillet 1938. Le fait que les habitants turcs ne représentaient qu'une minorité par rapport aux habitants arabes ne fut qu'un petit <<détail>>. C'est aussi un <<détail>> que constitue pour les turcs le fait que la terre d'Orphée et de Démocrite est grecque depuis des siècles et qu'elle est habitée par des grecs.

Tant que la Grèce ne fera pas référence à la condition d'équitépartition que prévoit l'article 45 de la convention de Lausanne afin que s'équilibrent le nombre de la population musulmane en Thrace grecque et celui de la population chrétienne à Constantinople, Imbros et Ténédos, les turcs prépareront tranquillement les conditions qui leur permettront, le <<moment opportun>>, d'accomplir leurs tentatives d'expansion.

Les îles grecques de la mer Égée :

Les îles grecques de la mer Égée sont la prochaine cible de la politique d'expansion turque. <<Je préfère les nommer îles de la mer Égée plutôt que îles grecques>> déclara, le 9/8/1976, Souleiman Demirel, futur président de la démocratie turque, au journal <<Hürriyet>>.

Le même, en tant que chef de l'opposition turque, deux ans plus tôt, le 9/6/1974 est encore plus clair sur les <<objectifs>> de la politique d'expansion turque : <<Les désaccords avec la Grèce ont lieu car les îles qui se trouvent très près de la Turquie, appartiennent à la Grèce et non à la Turquie. Ces îles (de la mer Égée) constituent une partie de l'Anatolie et pendant des siècles, elles ont appartenu à l'état d'Anatolie>>.

Sabri Ihsan Tsaglagiangil, qui devint ministre des affaires étrangères de la Turquie, affirma le 4 avril 1975 que la moitié de la mer Égée

appartient aux turcs et l'autre moitié aux Grecs. Cela fut de tout temps la position officielle de la Turquie.

Et en accord avec cette opinion <<officielle>> de la Turquie, il créa la même année (1975) l'armée, qu'il nomma <<armée de l'Égée>>, avec Smyrne pour base. Cette armée n'est pas intégrée à l'OTAN et, naturellement, ne sert aucun but défensif. À Smyrne, se trouve un écrasant pourcentage de bateaux de débarquement de la Turquie ainsi qu'un grand nombre de canots pneumatiques qui transportent jusqu'à 12 hommes aux rivages proches et inaccessibles.

Tout ce qui n'est pas laissé, se prend au moment opportun. Telle est la philosophie de la Turquie qui s'applique aussi à ce cas. La Turquie fit des tentatives pour s'emparer des îles grecques de la mer Égée au <<moment opportun>> que fut la période de la seconde guerre mondiale. Tandis que la Grèce, avec un lourd tribut de sang, défendait, avec les alliés, les idéaux de liberté et de justice, la Turquie avec la sécurité de sa position <<neutre>> tentait d'<<exploiter>> la situation. Elle marchandait avec l'Allemagne pour rejeter la convention anglo-turque de 1939, qu'elle n'appliqua jamais, et pour laisser à l'Allemagne la voie terrestre de l'Égypte. Les choses qu'elle désirait en échange étaient très <<conservatrices>> : trois îles de la mer Égée, une bande du territoire à l'ouest d'Alexandrie et une juridiction turque sur les zones de la Syrie et d'Irak.

Le projet de convention qui fut rédigé avec la collaboration du ministre turc des affaires étrangères, Soukrou Saratsoglou, fut envoyé à Berlin le 23 mai 1941.

Sept jours après, le 1 juin, les britanniques entrèrent à Bagdad en pourchassant Rachid Ali et en écrasant sa révolution en Irak qui était la plus sérieuse des nombreuses raisons du rapprochement germano-turc.

Le résultat fut que l'accord germano-turc sombra et ainsi les îles grecques de la mer Égée furent sauvées.

Durant la seconde guerre mondiale les turcs tentèrent, une autre fois, de conquérir les îles de la mer Égée sous prétexte de les <<protéger>>. Cette tentative échoua en raison de la réaction déterminée de la Grèce.

Mais la Turquie attend toujours le <<moment opportun>> pour appliquer sa philosophie, <<ce qui n'est pas abandonné, est capturé>>.

Autres régions - cible de la politique d'expansion turque

Au début du 19^{ème} siècle apparut le phénomène de <<panturquisme>> qui devait orienter la trajectoire de la diplomatie turque jusqu'à nos jours. Suivant cette idéologie qui s'identifie avec la libération des territoires habités par des peuples turcophones, la <<Grande Turquie>> doit s'étendre sur les territoires de la Crimée, du Caucase, du Turkménistan, de l'Azerbaïdjan, du Kazakhstan, de la Sibérie, du Turkestan, de l'Afganistan, de l'Iran, de l'Irak, de la Syrie, de la Bulgarie, de la Yougoslavie, de la Thrace occidentale, de Chypre et naturellement des îles de la mer Égée.

Cette idéologie, même si officiellement elle ne fut embrassée que par le régime des Jeunes Turcs après la révolution de 1908, influence secrètement ou ouvertement la politique de la Turquie, et, depuis 1965, elle s'exprime à l'assemblée grâce au Parti de l'action nationale d'Alpaslan Turkes et a pour emblème le <<Bozkurt>> (Loup de la steppe). Bozkurt, c'est le nom d'une revue qui parut pour la première fois en 1939 avec un contenu très <<panturc>>, et publia d'ailleurs dans le numéro d'août 1941 la carte des territoires <<occupés>> qui s'étendait de la région helladique à la Chine.

Les tentatives de la Turquie, avant et après la période de Kemal Atatürk, pour promouvoir ses revendications <<panturques>> et pour réaliser la <<Grande Idée>> (Buyuk emel ou Buyuk mefkure) sont si nombreuses qu'il faudrait plusieurs livres pour les transcrire.

Les Jeunes Turcs entrèrent dans la Première guerre mondiale aux côtés de l'Allemagne pour servir l'idée de panturquisme. Les allemands encouragèrent les turcs dans cette direction et l'ambassadeur d'Allemagne à Ankara, Von Wagenheim dans une missive secrète qu'il envoya au grand vizir, le 6 août 1914, déclara que <<l'Allemagne combattra pour le rétablissement des frontières orientales de la Turquie qui lui permettront un contact direct avec l'élément musulman de la Russie>>.

En 1915 et en 1916, comme en 1918 du reste, de nombreux tracts qui faisaient la propagande du panturquisme, en utilisant comme appât l'élément islamique de la religion commune, furent distribués sur d'immenses étendues en Asie Centrale.

La langue utilisée était celle que tenta de formaliser Ismael Gasprisky (1851-1914), un agent turc qui, depuis 1883, éditait un journal qui servait les intérêts des turcs. La langue de Gasprisky tenta d'avoir pour base la langue turque, enrichie de mots utilisés par les populations musulmanes d'Asie Centrale afin que tous se ressentent

<<turcs>>. Le fait que seulement 10% de la population de l'ex-union soviétique était musulmane, était tout simplement un <<détail>> insignifiant.

Les Jeunes Turcs, avec pour porte-parole principal Emver Pacha qui avait une véritable passion pour le panturquisme en tant qu'idéal politique et militaire, recherchèrent inlassablement à englober dans leur empire ottoman, le Caucase du nord et l'Azerbaïdjan russe. Ils rêvaient d'une Turquie qui allait de l'Alexandrie à la Chine.

Le rêve prit fin, provisoirement bien-sûr, avec la défaite de la Turquie aux côtés des l'Allemagne, et avec la mort, dans les territoires en guerre de l'Asie Centrale, d'Emver Pacha, le 4 août 1922.

Mais même durant la seconde guerre mondiale, la Turquie, avec un cynisme incroyable, négociait tantôt avec les forces de l'Axe, tantôt avec les alliés, en offrant des <<facilités>> aux deux, son entrée en guerre aux côtés des uns ou des autres suivant ce qu'elle obtiendrait en échange pour servir la <<Grande Idée>> du panturquisme.

Après la situation créée par la seconde guerre mondiale, la politique du <<panturquisme>> fut appliquée à la lettre contre la Grèce car elle fut certainement considérée comme la plus <<facile>> des possibilités de son application.

Malgré cela les masses musulmanes du monde entier sont fanatisées avec la philosophie de Kemal <<les turcs sont ceux qui se considèrent comme turcs>>.

Bien sûr ceux-ci vivent à l'extérieur du territoire de la Turquie actuelle, mais à l'intérieur de celui de l'ex-empire ottoman. Le fanatisme que distille <<secrètement>> la Turquie dans ces populations, est une condition nécessaire avant qu'elle n'aille plus loin, lors de <<conditions opportunes>>.

L'état microscopique de Skopjé créé au cours de la guerre en Yougoslavie est fortement encouragé par la Turquie dans sa position provocatrice envers la Grèce !

Extrait du poème

MON ILE DE CHYPRE EST DEVENUE TURQUE

de Moussa Kopkmaz qui fut publié dans le <<Journal de la Police>> de Turquie (1.2.1978) et qui depuis est retransmis par les radios de Turquie et la station turque de la partie occupée de Chypre.

Sur ton sol se trouve un sang de 400 ans mon Mehmetcik.
Mon honneur est dans ta bravoure.
Mon droit a trouvé maintenant sa place à Chypre.
On doit entendre notre voix dans les douze états.
Les frivoles doivent se remettre de leur frivolité.
Le monde entier doit bénir notre opinion.
Chypre a gagné son droit à l'indépendance.
Nous avons déraciné de nos dents les attaquants.
Nous avons jeté à la mer certains d'entre eux.
Ce jour-là nous avons hissé le drapeau sur les remparts.
Mon île de Chypre, c'était une main d'acier qui tenait l'épée.
Chypre est inscrite dans notre histoire, nous le savons.
Les îles de la mer Égée nous les prendrons toutes.
Alors nous partirons pour la ville natale d'Ataturc, Thessalonique.
Cela signifie qu'un vent très favorable souffle, mon île de Chypre.

page 122

Légende :

Le télégramme de Mehmet Taalat, ministre de l'Intérieur de la Turquie, qui fut envoyé, le 16 septembre 1915, avec l'ordre d'assassiner la population arménienne.

page 123

16 septembre 1915

Au
gouverneur de la région
d'Halep

Nous vous informons que le gouvernement a décidé l'extermination totale de la population arménienne qui vit en Turquie.

Celui qui est d'avis contraire ne constitue plus un membre de la direction de l'État.

On doit mettre fin à leur existence, sans aucune pitié pour les femmes, les enfants ou les personnes impotentes, indépendamment du fait que cette extermination soit considérée comme horrible.

Ministre de l'Intérieur.
Taalat Bey.

page 124-125

1915 - 1916 : Des assassinats d'arméniens sur l'ordre du Ministre de l'Intérieur de la Turquie.

page 126-127

1919 - 1920 :

Des massacres massifs de grecs par les turcs pour la <<libération>> des territoires occupés de leurs habitants.

page 128

Légende :

Septembre 1922 : L'ordre du chef de l'Armée turque à Smyrne sur l'assassinat <<obligatoire>> d'au moins 4 - 5 grecs pour chaque soldat.

page 129

Suivant les instructions écrites que j'ai de la Direction Centrale, sous les conditions présentes d'urgence, l'entité grecque peut montrer du fanatisme.

Par conséquent, s'il y a la moindre résistance, chaque soldat doit faire son devoir en assassinant un grand nombre de ce hommes. La patrie l'ordonne.

Vous ne devez pas manquer à votre devoir. Chaque soldat est obligé de tuer quatre - cinq grecs pour notre patrie.

Je suis obligé de communiquer cet ordre écrit de la Direction Centrale et je suis à la disposition de quiconque voudrait avoir des éclaircissements oraux.

Chaque soldat est obligé d'exécuter le contenu de cet ordre.

Le Chef de
l'armée turque de
Nouredin Smyrne

page 130 - 131

Légende :

9 septembre 1922 : Smyrne brûle.

page 132

Légende :

27 septembre 1922 : Le rapport (première page) de G. Horton, consul général des États-Unis à Smyrne.

page 144

Légende :

6 septembre 1955 : L'édition spéciale de l'« Istanbul Ekspres » donne le signal du pogrom contre les grecs de Constantinople. « La maison de notre père fut détruite par une bombe » est le titre de la désinformation.

page 145

Légende :

Des saccages de maisons grecques après la parution de l'« Istanbul Ekspres ».

page 146 - 147

Légende :

La populace organisée en pleine action dans la nuit du 6 septembre 1955.

page 148

Des saccages des tombes patriarcales dans la nuit 6 septembre 1955.

page 149

1964 : Des expulsions de grecs de Constantinople car ils envoyaient...
<<un soutien financier à Makarios, à Chypre>>.

page 150

Légende :

Texte que publia le journal turc à grand tirage <<Hürriyet>>, le 18 juillet 1974, 48 heures, à peine, avant l'invasion turque de Chypre sur l'ordre du gouvernement Bouled Ecevit.

LA HAINE

Puisqu'il existe au monde le vulgaire grec
Au nom d'Allah cette haine ne me quitte pas
Tant que je pense et le vois face à moi tel un chien
Au nom d'Allah cette haine ne me quitte pas
Mille têtes de giaours ne peuvent me laver de cette haine.

Mon unique but c'est la vengeance
Quand viendra mon tour d'aller sur le champ de bataille
En un jour j'égorgerai mille giaours
Au nom d'Allah cette haine ne me quitte pas
Mille têtes de giaours ne peuvent me laver de cette haine.

Que je broie d'une pierre la tête de trente mille d'entre eux
Que je jette cent mille corps dans le fleuve
Au nom d'Allah cette haine ne me quitte pas
Mille têtes de giaours ne peuvent me laver de cette haine.

Tout le monde connaît la différence du turc et écrase la tête du grec
Que je brûle les têtes de cinq, six mille d'entre eux
Au nom d'Allah cette haine ne me quitte pas
Mille têtes de giaours ne peuvent me laver de cette haine.

Que je transperce de ma lance quarante mille et quatre-vingt mille
d'entre eux
Et que je les envoie au diable
Que je pendre cent mille d'entre eux
Au nom d'Allah cette haine ne me quitte pas
Mille têtes de giaours ne peuvent me laver de cette haine.

page 153

Légende :

20 juillet 1974 : Avec une hypocrisie dont le célèbre Göbels serait jaloux, le premier ministre de la Turquie, Bouled Ecevit, affirme : <<Nous n'apportons pas la guerre à Chypre, mais... la paix !!>>

page 155

Légende :

Juillet 1974 : La <<mission pacifique>> des turcs à Chypre, créa de nouvelles performances dans le domaine de la barbarie : 1.619 disparus après une guerre de quelques jours - les États-Unis n'eurent au Viet-nam que 800 disparus après 8 ans de guerre sanglante - 200.000 réfugiés dans leur propre patrie et d'innombrables assassinats et catastrophes.

page 156 - 157

Légende :

1990 -1992 :

De l'élimination des kurdes en Turquie où... <<ils n'existent pas>> et du saccage des villages kurdes desquels les kurdes émigrent <<volontairement>>.

page 158 - 159

Légende :

1993 : En ne tenant absolument pas compte de la protestation internationale, les turcs poursuivent les tortures et l'élimination des kurdes.

Notes du traducteur

Deuxième partie :

Aférim : mot turc qui a le sens de : bravo, c'est bien ! (avec un air quelque peu condescendant).

Démesuré : jeu de mot basé sur la myopie et l'hypermétropie. Ce dernier mot, en grec, signifie aussi la démesure.

Troisième partie :

Hellespont : détroit des Dardanelles.

Quatrième partie :

Néo-martyre : martyr de l'église orthodoxe, durant la période qui suivit l'iconoclasme.

Cinquième partie :

Confiserie : litt. douceur de la cuiller. Cette confiserie s'offre généralement lorsque l'on reçoit un invité en Grèce. Il s'agit d'un fruit confit servi avec son sirop et accompagné d'un verre d'eau fraîche.

Firman : édit, ordre ou permis émanant d'un souverain musulman.

Janissaire : soldat d'élite de l'infanterie turque, qui appartenait à la garde du sultan.

Panturquisme : il nous a semblé nécessaire d'utiliser ce néologisme dont le sens est clair car dans l'épilogue l'auteur parle de nombreuses fois de cette notion, et une périphrase aurait beaucoup alourdi son discours.

Priguiponissia : litt. les îles du Prince.

Priguipos : litt. Prince.

Proti : litt. première.

Quelle déchéance, vous allez me dire. : litt. Vous me direz bien-sûr de Maire, cleric.

Vilâyet : durant la turcocratie, grande région administrative dirigée par le vali (mot turc).

Choix bibliographique

1. Speros Vryonis, Jr *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the Eleventh through the Fifteenth Century* Univ. of California Press, 1971.
2. Mithat Sertoglu *Osmanli Tarihi Ansiklopedidi* Istanbul.
3. Emin Oktay *Tarih* (Orta III) (livre scolaire d'histoire)
4. Encyclopedia Britannica, 11ème édition, entrées sur les turcs.
5. Dictionnaire encyclopédique Éleuthéroudakís, entrées sur les turcs.
6. Iliá Vénézi *Salut Asie Mineure* Athènes.
7. Richard Clogg *A Concise History of Greece* Cambridge Univ. Press, 1992.
8. Marjorie Hósepián *The Smyrna Affair*, 1964.
9. George Horton *La malédiction de l'Asie*, réédition 1992.
10. Frank Weber *Le neutre surnois*, Athènes, 1983.
11. Faik Okte *Varlik Vergisi Faciasí*, Istanbul.
12. Ridvan Akar *Varlik Vergisi*, Istanbul.
13. Hoca Saazeddin *Tâc et-tahih* (= Diadème historique).
14. Éditions du Centre des Études Micrasiates.
15. Olga Vatidou *La chrétienté des turcs et les grecs d'Asie Mineure*, 1991.
16. Anéstis Hatziandréos *Les Turcs*, 1977.
17. Dimitris Kalouménos *La Crucifixion du Christianisme*, 1991.
18. Société de la Protection du Patrimoine National *The Turkish Crime*, 1980.
19. Constantin Politis *Asie Mineure*.
20. Giannis Kapsis *Patries perdues*, Éditions Livani.

21. Didos Sotiriou *La Catastrophe d'Asie Mineure*.
22. John Murat *Le déracinement de l'hellénisme*, Athènes 1984.
23. Constantin Paparigopoulos *Histoire de l'État grec*, Athènes 1936.
24. Néokléos Sarris *L'autre côté*, (2 tomes), Athènes 1977 et 1982.
25. Nikos Dantsas *L'agonie de Constantinople*, Athènes 1982.
26. Revues du Foyer Pontique (1970 - 1984).
27. Revues de l'Union des Constantinopolites de Kallithéa.
28. Staff Office HGHQ *Les Atrocités Turques à Aidin*, 1919.
29. *Livre noir de Ikoum*, Patriarcat, 1910 - 1919.
30. René Paux *L'expatriation et le rapatriement des grecs en Turquie*, 1919.
31. F. Kontoglou *Grécité blessée*, 1963.
32. G. Lampsidis *Les réfugiés de 1922*, Athènes, 1982.
33. Dimitris Kaloumenos *L'apport des Constantinopolites à la libération de l'état*, Athènes, 1976.
34. Stéphanos Papadopoulos *Souvenir de la Ville*, Athènes, 1978.
35. Hélène Halkousi *Ville, mon amour*, Athènes, 1983.
36. Noël Barber *The Sultans*, Simon & Shuster, New York, 1973.
37. Alexandre Alexandris *60 ans de violations et de provocations turques*, Athènes, 1981.
38. Stylianos Giousmas *The Pogrom Against Greeks on September 6-7, 1955* (article dans le journal canadien Action, décembre 1980).
39. *Tarih-Toplum* (Revue turque), numéro 33, 1986 (Le dossier des événements des 6 et 7 septembre 1955).
40. Dimitris Xondrokoukis *La face cachée de la Turquie*, Athènes 1980.

41. *2000e Dogru* (revue turque), numéro 20 (8 mai 1988) : Le texte intégral de l'ordonnance secrète du gouvernement turc sur les expulsions de 1964.
42. G. Printzipa *Aghoni*, Athènes, 1988 (Grégoire V).
43. Neoclis Sarris *The Ottoman Reality : A Despotic State*, Athènes, 1991.
44. Mégas A. Reumiotou *La diminution de l'hellénisme*, Komotini, 1984.
45. Miltiadis Paliktsoglou *La génocide arménien*, Athènes.
46. E. N. Tsélépis *Le problème et les complices*, Athènes 1965.
47. Christos P. Ionnides *In Turkey's Image*.
48. George Horton *Report on Turkey*, USA Consular Documents, Athens, 1985.
49. Leslie A. Davis *The Slaughterhouse Province, An American Diplomat's Report on the Armenian Genocide 1915 - 1917*, (1990).
50. *Le déracinement*, Institut des Études Historiques.
51. *Le Citoyen*, Journal des Constantinopolites (Édité depuis 1967).
52. David Hotham *The Turks*, 1972.
53. Michel Haralabidis *Le problème pontique aujourd'hui*.
54. Joseph Konstandinidis *Tséguélkoi la corne d'or du Bosphore*, Athènes, 1992.
55. Jacob Landau *Panturquisme*, Athènes, 1985.
56. Giannis P. Kapsis *1922 : Le livre noir*, Athènes, 1992.
57. Constantin E. Nouskas *Le vrai dossier de Chypre*, Thessalonique, 1992.
58. Conférence Georges Kamarados *Le déracinement de l'hellénisme de la Ville*, Édition de l'Association des Constantinopolites, 1987.
59. Alexandre Floros *La nuit du six septembre à Constantinople et à Smyrne*, Athènes, 1955.

60. Périclès Tsirogiannis *Itinéraire à Fénaki*, Komotini, mars 1993.
61. Constantin E. Nouskas *Les turcs et nous les grecs*, Thessalonique, 1987.
62. Giannis Makriniotis *Thrace, le rempart du nord grec*, Athènes, 1993.
63. J.A. Rodokanakis *The last of the Byzantines - The black book*, Athens, 1994.
64. Georges Frandzis, Nikolos Barbaros *La ville éalo*, Athènes, 1993.
65. *Documents turcs relatifs au massacre arménien*, Archives du Vatican.
66. *Archives turques relatives au génocide du Pont*, Archives du Ministère autrichien des Affaires Étrangères.
67. *Violations de la Convention de Lausanne* Association des Imbriens - Constantinopolites de Thrace, Komotini, 1993.
68. The Wall Street Journal, numéro 1, décembre 1986.
69. Esat Uras *Les arméniens dans l'histoire et le problème arménien*, Édition turque, Constantinople, 1988.
70. *Sujets Arméniens*, du Comité national arménien de Grèce, Janvier 1987.
71. *Menace sur la mer Égée*, Union des rédacteurs des journaux quotidiens d'Athènes, Athènes.
72. *Dossier de Chypre*, Comité parlementaire grec, Athènes (non publié). Comporte environ 25.000 pages de dépositions confidentielles et de témoignages d'hommes politiques grecs sur l'invasion turque de 1974 et rapport de conclusion de 200 pages.
73. *Le croissant turc contre la Grèce et l'euro-orthodoxie*, Organisme européen <<La Grèce à travers la monde>>, Athènes, 1994.
74. *La prise de Constantinople*, livre collectif sous la direction scientifique de Évanguélos Chrysos, Éditions Akritas, Athènes, 1994.